


BIBLIOTHECA

LA NUIT

AVIS AU PUBLIC

Cette Collection est réservée aux poètes d'expression française de tous les pays de l'univers. Il existe, en effet, des écrivains qui, en Belgique, en Hollande, en Suisse, au Canada, à la Louisiane, aussi bien que dans notre ancienne Alsace-Lorraine et dans nos Colonies, se servent de préférence de notre langue pour donner un vêtement de beauté à leur pensée. Par cela même, ces contrées constituent comme une extension intellectuelle de la Patrie française. Elles forment un territoire littéraire appartenant à la France et auquel Paris, capitale cérébrale, doit ouvrir le débouché de ses esprits.

Dans cette Collection nouvelle, ornée du portrait des auteurs, peuvent prendre place tous ceux qu'on voit mettre au-dessus des préoccupations politiques et des controverses sociales, le principe de l'art pour l'art, le culte de la forme, pure et sereine, et qui, tout en professant un amour profond pour leur nation d'origine, proclament se rattacher à la France par leur activité littéraire. Ce sont ses fils intellectuels.

Nous débutons par une belle œuvre de M. Iwan Gilkin. Né à Bruxelles en 1858, l'auteur de la *Nuit* est devenu un des maîtres de la poésie d'expression française en Belgique. Il appartient à la glorieuse lignée des Parnassiens. S'il procède de Baudelaire par l'âpreté de l'inspiration, il se rapproche des grands représentants de cette famille par l'éclat et la sûreté de la facture. Il a publié successivement les *Stances dorées*, la *Damnation de l'artiste* et les *Ténèbres*. C'est l'un des fondateurs et l'un des directeurs de la *Jeune Belgique*, importante revue littéraire qui, depuis dix-huit ans bientôt, livre le bon combat, au delà de nos frontières du nord, pour le maintien de nos traditions et la prépondérance de notre langue. Ce sont là des titres sérieux à notre gratitude.

Nous convions donc nos amis et nos concitoyens à l'entreprise que nous inaugurons sous ces brillants auspices. En acquérant les œuvres des poètes *français* de cette Collection, ils donneront, tout en faisant preuve d'une culture délicate, l'exemple du patriotisme le plus élevé et le plus habile.

Georges Barral

Paris, ce 15 octobre 1897.

COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS DE L'ÉTRANGER

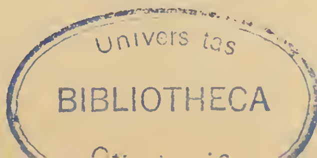
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGES BARRAL

IWAN GILKIN

LA NUIT



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine, 33.



Bruxelles — Imp. Ve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Au poète

ALBERT GIRAUD

en témoignage
d'une inaltérable amitié
et d'une admiration profonde
ces poèmes
sont affectueusement
dédiés.

I. G.

AVERTISSEMENT

Le volume que l'on présente ici au public est la première partie d'une composition dont les divisions suivantes seront intitulées : L'Aube *et* La Lumière.

L'auteur l'avoue en tremblant : il tente d'accomplir sur un plan lyrique le sublime pèlerinage de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis. Toutefois ce n'est pas un voyageur qui erre dans ces mondes augustes et redoutables et qui décrit ce qu'il y voit, c'est un acteur multiple et passif, qui les trouve dans l'intérieur de son âme, qui souffre tour à tour tous les supplices de l'Enfer, qui pleurera toutes les larmes du Purgatoire, qui chantera toutes les béatitudes du Paradis.

Quelques personnes critiqueront, peut-être, le sata-

nisme du présent ouvrage. L'auteur les prie de considérer qu'il a dû décrire l'Enfer avant le Ciel et qu'il ne pouvait prêter à l'abîme le langage des régions célestes. Que si on lui reproche d'avoir peint le Mal sous des couleurs attrayantes, il répondra que, privé de séductions, le Mal n'existerait pas. Mais il existe; il fascine les âmes et les enlace dans ses replis comme un reptile aux écailles chatoyantes; il les broie et les brûle comme un serpent de feu. Cependant, au milieu des pires ivresses, cette âme collective, que l'auteur fait parler, ne perd pas un instant la notion claire du bien et du mal; elle appelle péché ce qui est péché, mensonge ce qui est mensonge; prisonnière du mal, elle souffre, elle pleure, elle crie en attendant la délivrance.

Ici donc c'est l'Enfer. Vous qui voulez entrer, vous êtes avertis.

INVOCATION

Du fond d'un gouffre infect en pleurant je t'invoque,
Muse des désespoirs, Reine des Insurgés,
Toi qui verses la haine au cœur des affligés,
Mère du spleen bizarre et de l'horreur baroque.

Amante des bijoux, du luxe et de la loque,
Rose des paradis dans l'opium songés,
Maîtresse des beaux vers par la douleur forgés,
Viens à moi dans la boue où mon âme suffoque.

De tes noires clartés je nourrirai mes yeux;
Je veux repaître en toi tous mes sens furieux
De plaisirs incréés et d'amours impossibles.

Soûle-moi de baisers! Soûle-moi de poison!
Et jusque dans l'azur des cieux inaccessibles
Comme un soleil levant fais sauter ma raison!

PSYCHOLOGIE

A Camille Lemonnier.

Je suis un médecin qui dissèque les âmes,
Penchant mon front fiévreux sur les corruptions,
Les vices, les péchés et les perversions
De l'instinct primitif en appétits infâmes.

Sur le marbre, le ventre ouvert, hommes et femmes
Étalent salement dans leurs contorsions
Les ulcères cachés des noires passions.
J'ai palpé les secrets douloureux des grands drames.

Puis, les deux bras encor teints d'un sang scrofuleux,
Poète, j'ai noté dans mes vers scrupuleux
Ce que mes yeux aigus ont vu dans ces ténèbres.

Et s'il manque un sujet au couteau disséqueur,
Je m'étends à mon tour sur les dalles funèbres
Et j'enfonce en criant le scalpel dans mon cœur.

LE DÉSIR

Mes regards las, sans voir l'or en fleur des jasmins,
Rêvent de cheveux d'or dont la tendresse étonne,
Et, dédaignant des lys la blancheur monotone,
Pleurent la liliale ardeur des jeunes mains.

O toi qui dois venir, viens ! mon cœur te réclame,
Mes yeux, tristes d'amour, attendent tes chers yeux.
Car la terre est si vide, et si vides les cieux !
Et rien n'offre un baiser aux lèvres de mon âme.

Toi que j'aimerai, toi qui me tortureras,
Sans assouvir jamais tes douloureux caprices,
Viens, je t'offre à genoux les mortels sacrifices
Où mon sang résigné coulera dans tes bras.

LITANIES

Surnaturelle, calme et puissante Beauté,
Fontaine de santé, miroir d'étrangeté,
Écoutez-moi !

Phare spirituel, allumé sur les roches,
Beffroi des jours défunts, où sanglotent les cloches,
Appelez-moi !

Havre où les blancs voiliers et les fumeux steamers
Chargés de cœurs vaillants, viennent du bout des mers,
Accueillez-moi !

Soleil vertigineux, vous qui dans les yeux faites
Fleurir des visions de splendeurs et de fêtes,
Aveuglez-moi !

Jardinier qui semez dans la nuit des cerveaux
Les songes imprévus et les verbes nouveaux,
Fécondez-moi !

Fleuve majestueux, où sur l'eau lente éclate
La gloire des lotus d'azur et d'écarlate,
Submergez-moi !

Tour d'ivoire, château que les tentations
Entourent vainement de leurs obsessions,
Abritez-moi !

Forêt crépusculaire, où les oiseaux nocturnes
Ouvrent leurs clairs yeux d'or et leurs vols taciturnes,
Apaisez-moi !

Porte du paradis, par l'absurde habité,
Haschisch libérateur de la réalité,
Délivrez-moi !

Tapis de velours blanc, où marchent cadencées
D'amples processions d'orgueilleuses pensées,
Exaltez-moi !

Flacon, où tournent dans un cerveau de cristal
Les vertiges du musc, de l'ambre et du santal,
Parfumez-moi !

Orgue religieux dont les vastes musiques
Bâtissent dans les cœurs des églises mystiques,
Élevez-moi !

Maison d'or et d'albâtre, où les vins généreux
Versent aux vagabonds les espoirs vigoureux,
Hébergez-moi !

Liqueur soyeuse, crème où les fruits et les baumes
Fondent leur bienfaisance et leurs subtils aromes,
Enivrez-moi !

Manne d'amour, agneau pascal, pain sans levain,
Festin miraculeux où l'eau se change en vin,
Nourrissez-moi !

Hamac qu'une exotique et moelleuse indolence
A l'ombre des palmiers rafraîchissants balance,
Endormez-moi !

Jardin officinal aux douces floraisons,
Où croît parmi les lys l'herbe des guérisons,
Guérissez-moi !

Aérostat vainqueur des sublimes nuages,
Nostalgique wagon, berceur des longs voyages,
Emportez-moi !

Livre mystérieux des sibylles, coffret
Où dort, loin des savants, maint austère secret,
Instruisez-moi !

Lourde mante opulente où les fauves soieries
Étoilent leurs prés d'or de fleurs de pierreries,
Revêtez-moi !

Turquoise de douceur, rubis de cruauté,
Topaze où la lumière endort la volupté,
Adornez-moi !

Lupanar éhonté, plein d'immondes ivresses,
Mêlant tous les baisers et toutes les tristesses,
Épuisez-moi !

Hypocrite vivier, où des poulpes gluants
Traînent leurs suçoirs mous sur les cailloux puants,
Dévorez-moi !

Lazaret des lépreux, hôpital des poètes,
Ténébreux cabanon, pourrissoir des prophètes,
Étouffez-moi !

Torche néronienne, ô monstrueuse croix,
Où flambent des martyrs oints de graisse et de poix,
Consumez-moi !

PRIÈRE

O vous, femme adorable entre toutes les femmes,
Épouse des cœurs morts et sœur des jeunes âmes,
Reine des jours anciens, Reine des jours nouveaux,
Vous qui penchez un front empourpré de pavots,
Maîtresse du Sommeil, Souveraine des Veilles,
O vous qui dans Saba régniez sur les merveilles ;
Vous qui fûtes au temps d'Assuérus, Esther,
Baignant votre enfantine et précieuse chair
Six mois d'huile de myrrhe et six mois d'aromates ;
Vous qui domptiez le Nil sous vos galères plates,
Mangeuse de héros, buveuse de bijoux,
Cléopâtre ! — ô princesse aux puissants cheveux roux,
Qui traîniez vos amants tout meurtris de luxure
Des villas de Baïe aux bouges de Suburre,
Farouche Messaline, — ô large et sombre cœur,
Qui des taureaux crétois eût lassé la vigueur ;
Vous, l'éternel amour, Vous, la femme éternelle,
Dévoratrice absurde, ignoble et solennelle,
Qui sucez notre vie et videz nos cerveaux,
Rallumez, rallumez, sous vos longs cils dévots,
Dans leurs globes laiteux comme un fluide ivoire,
Vos yeux de cendre où couve une âpre flamme noire ;
Et pour mieux m'enlacer du désir de vos bras,
Tressez, tressez vos doigts parfumés d'ananas,
Comme l'osier vivant d'une ardente corbeille,
Que ma chair baignera de sa liqueur vermeille ;

Et de vos dents de lys, ivres de cruauté,
Où la lune affligée a figé sa clarté,
Et de vos ongles fous, fleuris de jeunes roses,
Déchirez savamment, avec d'exquises pauses
Pleines de doux regrets, pleines de chers baisers,
Mes muscles et mes nerfs toujours inapaisés,
Jusqu'au jour, ô Madone, où vos lèvres trop gaies
Presseront vainement les lèvres de mes plaies.

AMITIÉ

Mon ami le plus cher ne m'a pas appelé
Bâtard, faussaire, escroc ni proxénète infâme.
Comme je suis très pauvre, il ne m'a pas volé ;
Comme je suis garçon, il n'a pas pris ma femme.

Il ne m'a pas poussé dans un puits ; il n'a pas
Mêlé de l'arsenic dans mon vin. Magnanime :
Il eût pu m'étouffer entre deux matelas, —
La peur des tribunaux l'a préservé du crime.

Même il a hasardé la générosité,
Le brave homme, jusqu'à ne pas prendre pour cible
Mon crâne ou pour fourreau ma gorge. Sois sensible

A cette hyperbolique et burlesque bonté,
O mon cœur ; dans l'oubli noyons l'irréparable,
Et sous un lourd pardon broyons ce misérable.

STERCORAIRES

A la face du ciel, chez les peuples du Gange,
Toutes les saletés des villes sans égout
— Pour la mouche et le ver délicieux ragoût —
Bavent sur le pavé leur innommable fange.

Des tas de détritus et de déjections
Où dans l'ordure luit la blancheur des cadavres,
Forment des continents de caps mous et de havres
Qu'un liquide puant baigne d'infections.

Bouses, fumiers malsains, carcasses et charognes
Brasillent au soleil qui fait fumer leur jus.
Les vautours vidangeurs et les aigles goulus
Disputent ce festin aux macabres cigognes.

Puis, repus de poisons, loin des lieux habités,
Ils cherchent pour mourir les hauts monts solitaires.
— Les poètes aussi, pareils aux stercoraires,
Mangent les excréments des boueuses cités.

Les intestins chargés de pourriture humaine,
Dont le venin leur brûle et leur corrompt le sang,
Sur leurs Himalayas ils crèvent en poussant
Un effroyable cri de douleur et de haine.

MER ROUGE

Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin,
Cette nuit j'ai noyé le spleen qui me consume
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

J'ai bu. Pour me soûler j'ai bu jusqu'au matin
Le bourgogne entêtant dont la vapeur embrume
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin.

Et voici qu'ivre-fou, liquide pèlerin,
Mon corps danse au hasard, fouetté de rose écume,
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

Point de bords. Un ciel rond qu'interrogent en vain
Dans la viduité de sa vaste amertume
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin.

Seul, un rouge soleil, un soleil assassin,
Lave ses rais sanglants, où le meurtre encore fume,
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

Soudain de chaque vague émerge un front humain :
Faces d'hommes, d'enfants, où la colère allume
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin,

Faces aux traits crispés de misère et de faim,
Ou que le vice enfla d'un hideux apostume
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

Du sommeil limoneux de son tombeau marin
Le peuple des noyés séculaires s'exhume,
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin.

Seigneur, avec ces morts, vais-je nager sans fin
En la stupide horreur d'une ivresse posthume,
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin,
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin?

L'ARRIVÉE

Vers des pays nouveaux, peuplés d'autres visages,
Irréparablement traîné par la vapeur,
Je frissonne, je souffre : arriver me fait peur.
Je devine, à travers d'hypocrites présages,

De grands châteaux qu'aigrit l'amertume des âges,
Des murs moisis d'ennui, d'où suinte une torpeur,
Et, malgré leur sourire adorable et trompeur,
L'occulte hostilité de haineux paysages.

Bercé par le wagon comme par un vaisseau,
Au moment d'aborder je me lève en sursaut,
Ainsi qu'un matelot qu'éveillent des fanfares.

Dans l'ombre de la nuit hasardeuse, je vois
Vos feux, ô cœurs lointains, briller comme des phares
Sur les bords inconnus où m'appellent des voix.

EN BARQUE

A William Picard

L'adolescent rêveur, penché dans la nacelle,
Plonge les avirons dans l'eau morte, sans bruit.
A la barre est assis, sombre comme la Nuit,
Un énorme chien noir, qui l'observe et grommelle.

Pareil aux dieux obscurs de l'énigme éternelle,
Est-ce un nocturne sphinx de nos destins instruit?
Quel secret malfaisant, quel bonheur caché luit
Comme un ardent charbon dans sa large prunelle?

Toi, mon enfant, sans voir l'animal ténébreux,
Qui tourne lentement ses globes phosphoreux
Vers l'espace futur où pénètre la proue,

Tu souris doucement en regardant les cieux,
Car la vie est pour toi rose comme ta joue
Et ton jeune avenir aussi bleu que tes yeux.

HYPNOTISME

Par les yeux solennels du vaisseau, les hublots,
Sur la mer et le ciel ouvrant leurs insomnies,
Le passager peut voir les houles infinies
Ourler tout l'horizon de l'écume des flots.

Dans tes yeux transparents je vois ton âme bleue,
Mon enfant, dérouler son azur expansif,
Où passent, sous un ciel monotone et pensif,
Des vagues que le vent pousse de lieue en lieue.

Le nostalgique appel des vierges horizons
Vers l'inconnu m'attire et m'invite au voyage;
—Vers l'inconnu du gouffre où gronde un grand naufrage,
Ou vers l'or inconquis des magiques toisons,

Qu'importe? Ivre d'espace et de houle athlétique,
Bercé par les roulis de ta puissante chair,
Œil contre œil, en tes yeux je regarde la mer
Sans borne et les flots bleus de ton cœur pacifique

VEILLEUR DE NUIT

A Camille Lemonnier.

Voici la ténébreuse et vicieuse nuit,
Que le pas du filou, le hoquet de l'ivrogne,
La voix de la catin qui se pâme et qui hogne,
Emplissent de terreur, de silence et de bruit.

L'heure tinte au clocher : sur le fumier des âmes,
D'où montent vers le ciel d'âcres exhalaisons,
Eclôt dans l'ombre, en ses putrides floraisons,
Le désir obsédant des voluptés infâmes.

O nocturnes péchés, fournisseurs de l'enfer !
Votre douceur se change en acide et perfore
Les cerveaux libertins dépouillés de phosphore.

— Est-ce l'ange sonnant la trompette de fer ?
Beuglant sur la cité sa clameur rauque et morne,
Le veilleur, sur la tour, a soufflé dans sa corne.

ISRAFEL

A Georges Destrée.

Dans les hauts palais d'ambre et d'ébène du ciel,
Aux parcs de roses d'or, qu'ombrent des violettes,
— La plus parfaite des créatures parfaites —
Dans la brise, en chantant, glisse l'ange Israfel.

Les fibres de son cœur font les cordes d'un luth
Qui rythme les accords des splendeurs éternelles,
Quand le battement doux du velours de ses ailes
Baise le cœur en feu des étoiles du sud.

Les astres frissonnants taisent leur vaste chœur,
La lune enamourée empourpre son visage
Lorsqu'aux sons lumineux de son léger passage
Se meurt au ciel en pleurs la langueur de son cœur.

Ils disent, les élus des légendes, qu'il doit
La flamme de son être à cette lyre étrange
Dont chaque fibre vibre à son pur essor d'ange,
Sans voix et sans toucher musical de nul doigt.

Il chante la beauté du suprême néant
Où va s'évanouir l'illusion de vivre,
La tristesse d'aimer qu'un cher mensonge enivre,
Le passé tout en cendre et l'avenir béant.

Mais ce chant est plus doux que la douce clarté
Des roses d'or dans les palais d'ambre et d'ébène.
Ah! qu'un mystère ami vers la terre t'amène,
Et le bonheur naîtra sous ton vol velouté!

Israfel! Abolis nos maux et nos rancœurs
Et fais mourir dans ta flamme mélodieuse
— Mélancolie exquise et douleur radieuse! —
Nos pauvres cœurs, échos plaintifs des autres cœurs!

ORAISON

Front jeune et pur qu'attend la couronne d'épines,
Cœur promis au couteau des méchants et des fous,
Flancs désignés au fer des lances assassines,
O mains et pieds voués aux dents noires des clous,

Toi, rayonnant d'amour, d'enfance et de sourire,
Beau comme un bleu printemps né dans les yeux en fleur,
Toi qui marches à ton infaillible martyre,
Frêle enfant de la joie élu pour la douleur,

Lorsque tu souffriras les angoisses qui mordent,
Les supplices mêlant la glace avec le feu,
Les délires des nuits monstrueuses, qui tordent
La bouche et son écume en hurlements vers Dieu,

Les dégoûts convulsés en mortelles nausées,
Les artères figeant leur sang désespéré,
Toute la chair croulant en cendres écrasées,
Alors, ô noble cœur, cœur à jamais sacré,

Dans la royauté des hautes souffrances, daigne,
Daigne te souvenir des lèvres qui voudraient
Rafraîchir de baisers plaintifs ton front qui saigne,
Des yeux, pleins de tes yeux brisés, qui laveraient

Du fleuve de leurs pleurs tes béantes blessures
Et des mains qui sauront, comme un prêtre, élever
Ton visage hostial sur les races futures,
Que ton sang rédempteur va bientôt abreuver ;

Souviens-toi de cette âme à ton âme asservie
Par ta bouche sans plainte et par ta charité ;
Souviens-toi, souviens-toi, doux maître de ma vie,
De ma fidélité — dans ton éternité !

FEMINA

Toujours sorcière, ô femme, et rusée à l'appeau
Des seins frais et des yeux attirants comme un phare,
Princesse que nul viol inéprouvé n'effare,
Courtisane fardant d'amour sa grasse peau,

Sous le brocart du luxe ou l'ignoble oripeau
Ta chair terrible change en animaux immondes
Jusqu'aux enfants divins qu'espèrent les vieux mondes
Et les mêle en riant aux porcs de ton troupeau.

Que t'importe qu'ils aient sucé la mandragore,
Si leurs yeux méprisants ne proclament encore
Qu'ils ont lu dans tes yeux ta bestialité?

Qui ne démasque en Toi la brute redoutable
Qui tend un groin goulu vers sa virilité,
Ira manger, Circé! la fange en ton étable.

DESSERT DE FRUITS

Comme un dessert de fruits, tes chairs mûres et fraîches,
Plus sapides que les plus rares aliments,
Offrent leur succulence à mes baisers gourmands.
La pulpe de ta joue a la saveur des pêches.

Grappe de raisins noirs défiant les campêches,
Tes cheveux sont musqués comme les vins romans.
Sous ta lèvre de fraise aux rouges flamboîments
Tes dents craquent ainsi que des amandes sèches.

Et dans mes jours mauvais de fauve passion,
Je sens sourdre à ma bouche une tentation
De mordre tes yeux verts comme des reines-claude.

O femme savoureuse, en ton corps j'ai mâché
— Et ma gorge et ma langue en sont encore chaudes —
Les fruits miraculeux de l'arbre du Péché.

AMOUR D'HOPITAL

O Reine des Douleurs, qui rayonnes de sang
Comme un rubis royal jette une flamme rouge,
Le forceps, qui t'a mise au monde dans un bouge,
D'un signe obscène doit t'avoir marquée au flanc.

Dans ton œil, où voyage un reflet satanique,
Le meurtre se tapit sous un velours de feu,
Ainsi qu'au fond d'un ciel amoureusement bleu
Dans les vents parfumés flotte un mal ironique.

Tu t'es faite, ô ma sœur, gardienne à l'hôpital,
Pour mieux repaître tes regards d'oiseau de proie
Du spectacle écœurant, cruel et plein de joie
De la chair qui se fend sous le couteau brutal.

Dans le grouillis rougeâtre et gluant des viscères,
Des muscles découpés, des tendons mis à nu,
Des nerfs, où vibre encore un vouloir inconnu,
Des glandes qu'on incise et des flasques artères,

Tu plonges tes deux bras polis, avidement,
Tandis qu'erre un divin sourire sur tes lèvres,
Et que sur son chevet, où bondissent les fièvres,
Le moribond t'appelle et parle doucement.

Car ton visage, pur comme un marbre, te donne,
Sous ta coiffe de toile et ton noir chaperon,
O vierge au bistouri, vierge au cœur de Huron,
Le resplendissement serein d'une Madone.

Sur ton sein, les stylets, les pinces, les ciseaux,
La spatule, la scie équivoque et les sondes,
Bijoux terrifiants et breloques immondes,
Comme un bouquet d'acier étoilent leurs faisceaux.

Tes doigts fins, à tremper dans les pus et les plaies,
En ont pris le tranchant affilé des scalpels;
Et l'odeur de ton corps suave a des rappels
De putréfactions rances, dont tu t'égaies.

Car ton âme de monstre est folle des gaîtés
Cocasses de la couche où le mourant se cabre
Dans les convulsions de la danse macabre,
Et la Mort a pour toi d'hilarantes beautés.

Qui nous expliquera ta funèbre hystérie,
Pauvre femme, produit de ce siècle empesté?
On dit que ton baiser trouble la volonté
Et communique aux os une lente carie.

Mais de ton mâle cœur monte un puissant amour.
Comme un vin orgueilleux, plein de rouges prestiges,
Sa riche odeur de sang évoque les vertiges
Et ronge les cerveaux mieux qu'un bec de vautour.

Et c'est pourquoi, vaincu par la coquetterie
De ta forme divine et de tes noirs instincts,
En toi j'adore, enfant des sinistres Destins,
L'Horreur fascinatrice et la Bizarrerie.

CAMÉLIAS

Deux grands camélias, l'un blanc, l'autre écarlate,
Neige et sang, largement s'ouvrent dans tes cheveux.
Sur cette mer nocturne aux roulements nerveux
Leur lumière jumelle ainsi qu'un phare éclate.

Et tandis que, baignant ta laiteuse omoplate,
La chevelure sombre et houleuse, où je veux
Lâcher comme un essaim de vaisseaux d'or mes vœux,
En flots chauds, invitants, bouillonne et se dilate,

Sur ce lac odorant les deux puissantes fleurs,
Avec un bercement lent et lourd de frégates,
Comme avant le combat arborent leurs couleurs.

Telle, ta peau soyeuse a des rougeurs d'agates
Et des pâleurs d'opale, où je bois tour à tour
Les capiteux xérès et l'orgeat de l'amour.

LE BEAU LAC

Ton cœur rafraîchissant est un lac de cristal,
Claire immobilité, liquide transparence,
Où les poissons pourprés, écaillés de métal,
Sont pareils à des fleurs de pourpre et de garance.

Un bois imprégnant l'air d'un parfum végétal
Développe sa riche et sombre exubérance
Sur ces bords et distille un calme oriental,
Plein de musique, plein d'extase et d'espérance.

Par les soleils cuisants, fluides profondeurs,
Votre sein ouvre ses bienfaisantes fraîcheurs
Au poète exilé des mornes Babylones.

Mais malheur à qui vient se baigner dans vos eaux
Où rampent sourdement, comme deux hydres jaunes,
La Débauche et la Mort, qui mangeront ses os.

SYMBOLE

A Georges Destrée.

Voici qu'à l'horizon coule un fleuve de sang.
De sa pourpre lugubre et splendide il inonde,
Sous les cieux consternés, l'orbe muet du monde,
Où l'horreur d'un grand meurtre invisible descend

Ainsi qu'au lendemain des épiques désastres
Pour les princes vaincus on drape l'échafaud,
La nuit, sur le zénith, debout comme un héraut,
Étend l'obscurité de son deuil larmé d'astres.

Exsangue et phosphoreuse, ô tête dont la chair
A gardé la pâleur et le froid de l'épée —
Lumineusement roule une lune coupée
Dans le silence noir et la terreur de l'air.

Rien ne s'anéantit. Tout ce qui fut persiste.
Les crimes d'ici-bas renaissent dans les cieux.
Ce soir, dans le palais aérien des dieux,
Hérodiade a fait décoller Jean-Baptiste.

NOCTAMBULE

Dans le quartier tapi derrière la caserne
Bat, comme un cœur peureux, le bruit d'un pas hâtif.
O nuit ! dans la terreur du silence attentif
L'Ange des Lâchetés ouvre son aile terne.

Quelqu'un fuit. Un danger qu'on ignore, le cerne.
Angoisse des longs murs cauteleux et plaintif
Désir d'aide ! Là-bas, sur le plâtre craintif,
Cligne l'œil injecté d'une rouge lanterne.

Des cris ? Non. Rien. Pas même un souffle, ou la rumeur
D'un meurtre sourd, au loin, ni la chute qui meurt
Sous un pont, dans le vent des ténèbres velues.

Mais voici que, tirant les soldats du sommeil,
Un clairon, dont l'appel perce les mornes rues,
Annonce la puissance et la paix du soleil.

LA PRIÈRE DU MATIN

Quand j'erre par la ville, imaginant en paix
Des buissons rougis d'azeroles,
Mon oreille à travers les murs les plus épais
Perçoit de hideuses paroles.

Tous les jours, en passant le long de cent maisons
Pareilles à toutes les autres,
J'entends, ô juste Dieu, j'entends les oraisons
Matinales des bons apôtres :

« Seigneur, fais qu'aujourd'hui je vole avec succès
« Mes voisins, les voleurs d'en face;
« Contre eux qu'au tribunal je gagne mes procès,
« Quelque faux serment que je fasse.

« Permets-moi d'extirper d'une veuve aux abois
« Les deniers d'une usure infâme :
« J'en ai besoin, Seigneur, pour payer, tu le vois,
« Les derniers bijoux de ma femme.

« J'ai des ennemis. Qui n'en a pas ? Tu fus bien
« Vendu dans un baiser de larmes !
« Selon ton équité qu'un magistrat de bien
« Livre mes Judas aux gendarmes.

« Et mieux encor : s'il se peut faire sans danger,
« Loin d'une police chagrine,
« Tu sais qu'il suffirait, Seigneur, pour me venger,
« De quelques grammes de strychnine.

« Enfin, sur un beau corps, ni trop gras ni trop sec,
« Salace à toute turpitude,
« Doux Christ ! accorde-moi de forniquer avec
« Plus de plaisir que d'habitude.

« Mais surtout qu'à la Bourse, au cercle, aux boulevards
« Au théâtre, au billard, à table,
« On ne soupçonne rien de mes petits écarts :
« Moi, je suis un homme honorable !

« Donnant, donnant, veux-tu? Pour prix de ces bienfaits,
« Où j'atteindrais bien seul, peut-être!
« A mon chevet, au jour de ma mort, je promets
« D'appeler en secret un prêtre. »

— Ainsi de chaque toit de l'énorme cité,
Comme une pestilence immonde
Monte au ciel, où sourit l'éternelle Bonté,
La prière de tout le monde.

LA CONSCIENCE

Les sots t'ont définie, ô Conscience : un juge
Au fond de l'âme assis, dont les yeux rigoureux
Regardent fixement nos secrets ténébreux
Et qu'on ne peut tromper par aucun subterfuge.

Que t'importe l'erreur de ces benêts qu'on gruge ?
Tu suggères la ruse à l'assassin peureux,
Tu donnes le courage au gredin vigoureux,
O toi, des malfaiteurs le plus certain refuge !

Analysant la cause et scrutant les dessous,
Par tes bonnes raisons les crimes sont absous ;
Il n'est point de forfait que tu ne justifies.

Et par toi, découvrant maint argument vainqueur
Dans le replis du Droit et des Philosophies,
Les impurs scélérats trouvent la paix du cœur.

LA CAPITALE

L'énorme capitale est un fruit douloureux.
Son écorce effondrée et ses pulpes trop mûres
Teignent opulemment leurs riches pourritures
D'or vert, de violet et de roux phosphoreux.

Lâchant un jus épais, douceâtre et cancéreux,
Ses spongieuses chairs fondent sous les morsures,
Et ses poisons pensifs font germer les luxures
Et les péchés malsains dans les cerveaux fiévreux.

Tel est son goût exquis, tel son piment bizarre,
— Gingembre macéré dans un élixir rare, —
Que j'y plongeai mes dents avec avidité.

J'ai mangé du vertige et bu de la folie.
Et c'est pourquoi je traîne un corps débilité
Où ma jeunesse meurt dans ma force abolie.

L'ÉTANG

Un étang, où la verte image des bois plonge,
Réjouit son eau fraîche, où des adolescents,
De leurs beaux membres nus, délicats et puissants,
Caressent les regards épars dans l'air qui songe.

Fleur de jeunesse, ô rose et blond nageur, allonge,
Allonge la candeur de tes bras innocents
Vers mon rêve, attiré par ces bras caressants
Dans l'étang, où la verte image des bois plonge.

O bonté de la vie ! O santé du soleil !
Voici que dans l'air bleu bourdonne un doux conseil
D'oublier, d'être heureux dans l'herbe en fleur des berges.

— Et dans l'azur du ciel l'invisible Avenir
Que cette joie offense, afin de la punir
Aiguise en tapinois ses cruelles flamberges.

NUIT AU JARDIN

Connais-tu la douceur des beaux jardins nocturnes
Où, sous les baisers blancs de la lune, les fleurs
Voluptueusement froides et taciturnes
Versent leurs parfums lourds dans la lumière en pleurs?
Connais-tu la douceur des beaux jardins nocturnes?

Comme une fleur qui chante, en la vasque d'eau vive
Sur sa tige s'élance et tinte le jet d'eau,
Et, lys surnaturel, sa corolle plaintive
Monte en désirs mourants vers l'astre jeune et beau,
Comme une fleur qui chante en la vasque d'eau vive.

Viens! La brise épuisée a des saveurs étranges.
Viens! Je sais le secret d'un amour singulier
Dont le charme interdit étonnerait les anges;
C'est un fruit oublié sur l'antique espalier.
Viens! la brise épuisée a des saveurs étranges

Une virginité douloureuse et divine
S'évapore dans l'air comme un encens très doux.
O bonheurs incréés qu'un cœur souffrant devine !
Voici, voici qu'expire éperdument en nous
Une virginité douloureuse et divine.

— Aux paradis gelés, où la neige et le givre
Se pâment sur les flancs exsangues des glaciers,
La volupté du froid et du silence enivre
Comme un léthé cruel les cœurs émaciés
Aux paradis gelés de la neige et du givre.

LE MAUVAIS JARDINIER

Dans les jardins d'hiver, des fleuristes bizarres
Sèment furtivement des végétaux haineux,
Dont les tiges bientôt grouillent comme les nœuds
Des serpents assoupis aux bords boueux des mares.

Leurs redoutables fleurs, magnifiques et rares,
Où coulent de très lourds parfums vertigineux,
Ouvrent avec orgueil leurs vases vénéneux.
La mort s'épanouit dans leurs splendeurs barbares.

Leurs somptueux bouquets détruisent la santé
Et c'est pour en avoir trop aimé la beauté
Qu'on voit dans les palais languir les blanches reines.

Et moi, je vous ressemble, ô jardiniers pervers!
Dans les cerveaux hâtifs où j'ai jeté mes graines,
Je regarde fleurir les poisons de mes vers.

ANATOMIE

Dans la rue, au théâtre, au bal, je décompose
Les visages. Toujours j'y retrouve le Mal,
Qui sous les teints cuivrés, la graisse ou la chlorose
Découpe en grimaçant un profil d'animal.

La brute qui végète au fond de l'âme, impose
Au galbe lentement son rictus bestial ;
L'être humain se dissout et se métamorphose
En chien, en bouc, en porc, en hyène, en chacal.

L'Avarice, le Vol, la Ruse et la Luxure,
Sous le faux vernis des civilisations
Trahissent lâchement notre ignoble nature ;

Les muscles vigoureux et les carnations
Superbes font aux os d'inutiles toilettes,
Où transparaît l'horreur intime des squelettes.

PROMENADE

Promeneur singulier que j'élis dans la foule,
Mon désir curieux s'infiltre dans tes chairs.
Dans tes muscles chacun de mes muscles se coule,
Fibre à fibre, mes nerfs s'allongent dans tes nerfs,

Mes yeux s'ouvrent au fond de tes yeux, ma cervelle
Enroule ses replis aux plis de ton cerveau;
Voici que je suis Toi, voici qu'une nouvelle
Conscience m'éveille en un monde nouveau.

O palais d'améthyste aux sombres colonnades
Étageant des orgueils de pierre et de métal,
Au fond de parcs princiers fleuris de promenades
Où des reines de joie offrent leur sein fatal,

O souterrains peuplés de froides pierreries,
Veillant comme des yeux sur des couteaux sanglants
Qui mêlent l'effroyable appareil des tueries
A l'or luxurieux des vieillards pantelants,

— J'aime tous tes amours, je rêve tous tes songes ;
Ma mémoire s'emplit de ton passé secret ;
J'apprends d'autres péchés rongés d'autres mensonges
Et je parcours ta vie ainsi qu'un lazaret.

Enfin, sortant de toi, dans ma seule existence
Je rentre, exténué, pâle et tremblant encor,
Mais le cerveau chargé d'une riche science,
Comme un vaisseau qui porte une cargaison d'or.

AVE

Voici, dans la pudeur mourante du soleil,
Au jardin palpitant, jonché de jeunes roses,
Voici, dans la pudeur mourante du soleil,
Qu'il marche vers mon cœur, l'être jeune et vermeil
Dont mes yeux imploraient les chairs fraîches et roses.

Soir rouge et beau, pareil à des lèvres d'enfant
Où glissent des baisers dans la brise amoureuse,
Soir rouge et beau, pareil à des lèvres d'enfant,
Reflète la splendeur de ton sang triomphant
Sur sa lèvre adorable et sur ma lèvre heureuse.

Vous, des cygnes aimée, eau des chastes étangs,
Et vous, dans l'herbe en fleurs, clairs bassins des fontaines,
Vous, des cygnes aimée, eau des chastes étangs,
Mirez le vierge azur de ses yeux éclatants,
Où nage la clarté de nos amours hautaines.

Hauts tilleuls, au feuillage embrasé d'ambre et d'or
Où rêve un doux orgueil de topaze brûlée,
Hauts tilleuls, au feuillage embrasé d'ambre et d'or,
Des flammes du couchant incendiez encor
L'or tendre et caressant de sa tête bouclée.

Et vous, roses glaciers qui fermez l'horizon,
Et vous, vallons mouillés de moelleuses rivières,
Et vous, roses glaciers qui fermez l'horizon,
Sur nous, sur deux enfants pâmés en ce gazon,
Reclosez-vous ainsi que de larges paupières
Sur des yeux éblouis de leurs seules lumières,
Et loin des autres yeux, abritez pour toujours
L'éternelle douceur de nos douces amours.

LE MIROIR MAGIQUE

Ville immonde, cloaque où coasse, la fange
Aux dents, la lèpre au ventre, un peuple de carcasses
Fétides, grimaçant les vieux rites cocasses,
Quel magique miroir me creuse un ciel étrange?

Pur acier, vierge azur ébloui d'un vol d'ange,
Lumière ivre où s'endort la paix des ailes lasses,
O mon cœur, aigle amer, c'est l'air clair où tu chasses
Tes songes éployant leur chantante phalange.

Hors du subtil mirage où l'avenir m'attire,
Tous ces baisers ailés de leur rose sourire
Mourront, flasques et vains, sous ma bouche déçue.

Sorcières ! Le bonheur prévu n'a plus de joie !
Et nulle chair future en image conçue
N'assouvira ma faim d'une idéale proie.

SUR L'OREILLER

Ma veilleuse est morte et le jour
Tourmente mon carreau livide.
Mon pauvre oreiller veuf d'amour,
J'entends, j'entends bien qu'il se vide.

J'entends le murmure que font
Des bruissements de plumages
Voletant, heurtant le plafond
D'un doux brouillard plein de ramages.

Mon silence écoute. J'entends
Des phrases de songe et de fièvre,
Des soupirs, des cris haletants,
Des baisers d'équivoques lèvres,

Et tout ce passé proféré
Sur cet oreiller de caresses
Où j'agonisais, enivré
De trop d'ivresses pécheresses.

Oui, par ce froid matin lustral,
S'envolent ces folles paroles,
Ouvrant leur pennage augural
Vers d'orientales corolles :

Couroucous aux cous smaragdins,
Languides tourterelles roses,
Et, pour l'effroi des clairs jardins,
Noirs corbeaux qui mangent des roses.

Mais les tiennes, doux être aimé
Entre tous, tes douces paroles
S'élèvent dans l'air parfumé
Et tout palpitant d'auréoles,

— Tes paroles, anges soyeux,
Aux longues ailes de mystère,
Baisers profonds nés pour les cieux,
Où les lèvres font la lumière !

Adieu ! Par ce matin lustral,
Forçant la fenêtre livide,
Un souffle d'hiver augural
Enfle seul mon oreiller vide.

AUGURE

Pourquoi consulter ma science?
Le savoir des mages fiance
Le silence à l'expérience.

Malheur! Malheur à l'homme fort!
Les Destins ont tissé ton sort
De deuil, de souffrance et de mort.

Tu fuis la coupe? Crains l'épée!
O Roi, salut! les astres-dieux,
Pour le triomphe et l'épopée
Couronnent ton front radieux.

Voici l'heure sainte. Exécute
L'œuvre, — et péris exécuté...
— Le monde ébloui répercute
Le verbe de ta volonté.

LES ADIEUX DE SAPHO

D'après Swinburne.

L'Amour frôlera-t-il encor ces lèvres molles
Que frôleront bientôt les lèvres de la Mort?
Reste!... ou pars, si tu veux!... Mes lèvres étaient folles.
Aime où tu voudras, vis ta vie et suis ton sort!

Éloigne-toi!... Mais tes cheveux, tes yeux, ta bouche
Nourrissent mes désirs et calment mes douleurs.
Avant de me quitter, si le passé te touche,
Un plein baiser! Tes yeux ne verront point mes pleurs.

Qu'importe que les doigts des filles étrangères,
Comme jadis les miens, passent dans tes cheveux?
Ou sur ta bouche en feu que leurs lèvres légères
Mêlent, comme j'ai fait, leurs baisers et leurs vœux?

O mon amante, fuis ou demeure, qu'importe?
Avant tous ces amours le mien sut te lier,
Et, la nuit ou le jour, soit vivante, soit morte,
Seule, avec toi, sans toi, je ne puïs oublier.

Notre amour fut trop doux pour que je me lamente.
Je te souris encore et cependant je meurs.
Quels que soient désormais ou l'amant ou l'amante
Qui cueille tes baisers comme de rouges fleurs,

Mords de tes pâles dents d'autres lèvres qui saignent,
Suce fiévreusement des seins plus savoureux,
Que d'autres bras plus doux te bercent ou t'étreignent,
Tu n'en trouveras pas qui soient plus amoureux!

TABLEAU ANCIEN

D'APRÈS UN PRIMITIF ITALIEN

A Valère Gille.

L'Efféminé divin, pensif, pâle et plus pur
Qu'un lys d'eau balancé sur un étang d'azur,
Tel qu'un fils d'empereur légendaire, traverse
Les cités, qu'éblouit sa beauté vierge, et verse
Sur les femmes, sur les vieillards, sur les enfants,
Baignant leurs yeux soumis dans ses yeux triomphants,
Un fleuve de pardons, d'espoirs et de tendresses;
Et ses mains qu'amollit la langueur des caresses
Angéliques, ses mains maternelles, qui font
Expirer tout orgueil et fléchir chaque front,
D'un geste auguste, plein de baisers et de lèvres,
Chassent de tous les cœurs les démons et les fièvres,
Tandis qu'à ses doigts fins, ignorés du travail,
A ses bras lumineux, cerclés d'or et d'émail,
Et sur son lilial vêtement de soieries
Rêvent les larges yeux sacrés des pierreries.
Ah! si frêle et si femme, il est beau jusqu'aux pleurs!
Et son souffle, exhalant l'âme exquise des fleurs,

Et sa bouche, où sourit le sang sucré des mûres,
Câlinent lentement de magiques murmures :
« Heureux les cœurs aimants, car ils seront aimés !
« Fleurissez vos labeurs de songes parfumés,
« Cueillez les perce-neige et les roses en flammes,
« Les lèvres des enfants et les lèvres des femmes !
« Laissez venir à moi les beaux adolescents.
« Qu'importent les péchés ? Vous êtes innocents,
« Puisque votre sourire a cherché mon sourire.
« Souriez, pardonnez, passez et laissez dire. »

Il parle ; et ses doux yeux ensorcellent, ses yeux
D'héliotrope, où meurt le mâle azur des cieux.
Sa fraîche haleine, où traîne un velours de verveines,
Filtre languissamment un philtre dans les veines
Même des Violents, même des Envieux,
Ployés sous ses regards miséricordieux.
Et si les lâches mains de ces jeteurs de pierres
S'efforcent de tirer un pleur de ses paupières,
Il sait que le frisson de sa passive chair
Desséchera leurs os mieux qu'un feu de l'enfer.

Et le voilà qui va par les villes jonchées
De bouquets effeuillés sur des palmes couchées,
D'argent éparpillé, de bijoux écrasés,
D'armures, ô triomphe ! et de glaives brisés,
Il va, le calme Éphèbe, à travers les mystiques
Tourbillons de l'encens et des tendres cantiques,
— Lys vierge épanoui dans les rosiers charnels, —
Par le royaume en fleurs des baisers éternels.

LE DÉSIR

L'ange adolescent du désir
Soulève son visage pâle,
Dont la fluide chair d'opale
Meurt sous les lèvres du plaisir.

Ses yeux de soir, d'ombre et de songe,
Où luisent des flammes obscures,
Ouvrent leurs bleuâtres blessures
Que l'éternel mensonge ronge.

Beaux yeux malades d'horizon,
Bouche que gonfle un cher poison,
Induisez-nous en pâmoison.

Et vous, effeuillez, mains pieuses,
Sur nos douleurs mystérieuses
La pourpre en deuil des scabieuses.

VISION

Prophétique, ô martyre! et si triste! apparue
Sur l'angoisse des eaux nocturnes, dans l'angoisse
De la sinistre nuit sur l'eau noire, qui poisse
Ses plis épais et mous; si triste, insecourue,

Flottant dans ses longs pleurs phosporescents et vagues,
Bouche expirante, yeux clos, d'où coule comme un fleuve
Une douleur immense, inconsolable et veuve;
Tête en songe, là-bas, sur l'oreiller des vagues;

Soulevant ton front vierge et lucide, que baigne
Tant d'ombre, ton cher front percé d'un clou qui saigne
— Ces clous sanglants! les clous cruciaux des calvaires! —

Prédis-tu, dans l'horreur des ténèbres sévères,
Qu'un jour je meurtrirai d'un cruel sacrilège
L'éternelle candeur de ton rêve de neige?

LE CONFESSEUR

En vain tes paupières jalouses
Voilent tes regards anxieux;
Mes yeux pareils à des ventouses
Sucent les secrets de tes yeux.

Je vois ainsi qu'une rivière
Couler ton sang dans ton cerveau;
Et je promène une lumière
En ton cœur comme en un caveau.

J'y vois des richesses étranges,
De l'or et des bijoux royaux
Ignorés des yeux bleus des anges
Gardiens des célestes joyaux.

J'y vois des bontés et des crimes,
Des viols, des blessures, des morts,
Et sur les bouches des victimes
Les doux baisers de tes remords.

O dents qu'enivrent les morsures,
O lèvres soûles de péchés,
De tortures et de luxures
Et du vin des pardons cachés,

Fleurissez sans inquiétude,
Fleurs du bonheur triste et charnel
Qui parfumez ma solitude,
Car mon silence est éternel,

Et je sais pencher sur les hommes,
Dont les lâches confessions
M'ont appris quels monstres nous sommes,
Mon cœur fait d'absolutions.

Mais moi, faux prêtre et faux prophète,
Qui connais le néant des dieux,
Et qui porte, hélas ! sur ma tête
Vos forfaits et le poids des cieux,

Quand je crierai vers l'azur vide,
Quand l'angoisse fendra mon cœur,
Quand tombera mon front livide
Sur mon sein gonflé de rancœur,

Quel enfant épris de mensonge,
Angélique étancheur de fiel,
Me tendra, sur ma croix, l'éponge
Pleine de vin et d'hydromel ?

RÉSIGNATION

J'implore de ton cœur la pitié d'un mensonge,
Auroral et suave ange de trahison,
Sourire de ma vie, adorable poison
Qui parfumas mes chairs du doux mal qui les ronge.

Toi que, jour et nuit, mon douloureux désir songe,
Rentre encore un instant dans ma sombre maison.
— Hélas ! le néant seul répond à ma raison
Et quel vide éternel est l'enfer où je plonge !

— Et pourtant, ô mon âme, ils croyaient te chérir,
— Plus ils t'aimeront, plus ils te feront souffrir,
Ces volages enfants que nul amour n'arrête.

Les yeux clos à leur brève et cruelle beauté,
Cloître-toi dans ton rêve et sa divinité :
Va, pour se faire aimer, il faut faire la bête.

BOIS SACRÉ

Jailli nu des vêtements vils,
Chair de nacre, lumière, joie,
Le souple éphèbe danse et broie
Le sol d'or craqué de béryls.

Moelleux, verts et bleus, de subtils
Lataniers aux palmes de soie
Propagent l'ombrage où chatoie
Maint rayon clair entre des cils.

Ainsi pavonienne s'allume
La magique forêt de plume
Aux flamboyantes cimes d'yeux,

Où l'enfant peureux des caresses
Fuit par jolis bonds sinueux
L'effroi des trop hautes tendresses.

LE VIVIER

Mon livre est un vivier profond de marbre noir,
Où parfois, te penchant plein d'horreur, tu peux voir,
Or et flamme! onduler dans la fange et l'eau noire
Une murène comme un long éclair de moire.

Dans l'ébène affamé de ce boueux miroir
Le soleil, qui s'y voit noir d'un deuil sans espoir,
Boit les baisers glaireux d'une flore illusoire
Où s'ouvre, au lieu de fleurs, mainte lente mâchoire.

Toi, qui viens te mirer dans ces traîtreux remous,
Regarde, ô cher visage hypocrite et si doux,
Sous ton reflet tremblant glisser des monstres mous.

Pour repaître à la fois mes amours et mes haines,
Tous les jours, de mes mains, je nourris mes murènes
De beaux yeux frais d'enfants et d'entrailles humaines.

LE BON ANGE

L'ange rose à l'aile noire
Assis sur mon oreiller
M'évente, pour m'éveiller,
De son deuil blasphématoire.

Sa bouche, fruit de baisers,
Sa bouche de belladone,
Au chant mourant qu'abandonne
L'âme des luths épuisés,

Sa bouche mûre murmure :
« Sois triste; aime le malheur :
Le malheur a la saveur
D'une noble vierge impure.

« Cherches-tu la vérité ?
Médite le long Peut-être,
Doute, mens et tâche d'être
Bon avec perversité.

« Bien qu'il avilisse et tue,
Honore d'un cœur pieux
L'amour révéré des dieux,
L'amour qui se prostitue.

Courbé sous le poing brutal
Du cruel Tout-Puissant, pèche
En priant, très doux, et prêche,
Va, la Bonté dans le Mal. »

— Ouvrant la fenêtre, armoire
Où gît l'azur foudroyé,
L'ange rose a déployé
Sa vaste envergure noire.

LA MADONE

Au pré fleuri de scabieuses
Et de roses violacées
Mes tristes mains, mes mains blessées
Joignent leurs pâles chairs pieuses.

Mes sombres lèvres sérieuses
Chantent mes obscures pensées
Au ciel de flammes trépassées
Où passent des ailes soyeuses.

Je suis la Madone au cœur noir.
Mes ténébreuses meurtrissures
Filtrent le sang épais des mûres.

Et je traîne en l'effroi du soir,
Parmi les amers végétaux,
Les deuils verts de mes longs manteaux.

LE PHOQUE

Symbole de ma destinée,
Un phoque au regard singulier
Ainsi qu'un démon familier
Habite ma maison damnée.

Dans l'appartement angoisseux,
Parmi les meubles, les tentures,
Les bibelots et les gravures,
Son corps ovoïde et poisseux

Se tord en sursauts de reptile
Et pour ce monstrueux ébat
Contre le flanc flasque qui bat,
Colle la nageoire inutile.

Mes yeux, que fige la terreur,
Au fond de ses prunelles glauques
Voient les jeux fous des vagues rauques,
Les squales ivres de fureur,

Les croûtes plates des limules,
De baveux bivalves ouverts
Et sous de traîtreux fucus verts
De longs lacis de tentacules.

Monstre, ainsi nagent dans mes yeux
Des reflets d'effroyables joies
Et la sombre image des proies
Qu'engloutit mon cœur vicieux.

Évadé d'un enfer immonde,
Je garde irréparablement
L'amour affreux et le tourment
De ce sinistre et hideux monde.

Mais au vierge, au sévère azur,
Reniant la fange subie,
Ne puis-je en mon âme amphibie
Offrir un culte neuf et pur?

LE PÉNITENT

Je suis le pénitent des mauvaises cités.
Dans les bouges honteux où coulent les rogommes,
Dans les quartiers lascifs des modernes Sodomes
Où le meurtre et le viol cachent leurs voluptés,

Quand j'introduis, le soir, mes regards attristés,
J'ausculte en frissonnant les monstres que nous sommes ;
Je sens peser sur moi tous les crimes des hommes
Et je pousse des cris vers les cieux irrités.

Semblable en mes clameurs aux prophètes bibliques,
Je vais, les yeux hagards, par les places publiques,
Confessant des péchés que je n'ai point commis.

Et le chœur vertueux des pharisiens brame :
Soyez béni, mon Dieu, qui n'avez point permis
Que je fusse pareil à ce poète infâme !

CHATIMENT

Mes yeux tristes, mes yeux coupables,
Mes yeux qui violaient les yeux
Et sondaient les reins impalpables
De leurs longs regards vicieux;

Mes yeux, ô convives sans joie
Des soirs où les toasts libertins
Font lever les jupes de soie
Au rire des flambeaux éteints;

Mes yeux, lents visiteurs des salles
De la morgue, amis du grabat
Où, sous les couvertures sales,
La mort du pauvre se débat;

Mes yeux, fiers des secrets farouches
Qu'ils tiraient des cœurs ténébreux
Malgré le mutisme des bouches;
Mes yeux savants et malheureux,

Mes yeux, mélancoliques urnes,
Pleines de pleurs et de péchés,
L'archange des terreurs nocturnes
Les a méchamment arrachés;

Et, dans les lugubres ténèbres,
Gonflés, monstrueux et pareils
A d'énormes lunes funèbres
Qui ne verront plus les soleils,

De ses mains jamais assoupies
Il les fouette, l'ange irrité,
— O pâles, souffrantes toupies,
Où tournent pour l'éternité

La fuite errante des nuages,
Le regret des étoiles d'or,
Et, — loin des calmes paysages
Où le cœur fatigué s'endort, —

Le désespoir des chairs fleuries,
Des chairs, ah! trop avidement,
Trop douloureusement chéries
Dans leur extase et leur tourment!

RENAISSANCE

Mon cœur, mon cœur était un parc abandonné,
Fourrés épais, fouillis de chardons et de ronces,
Où, sous les fleurs de maint arbuste empoisonné,
Erraient sinistrement des jaguars et des onces.

O divin messager de prière et d'amour,
Cher enfant vierge et doux qui viens sauver mon âme,
Tes lèvres font l'aurore et tes yeux font le jour
Dans la nuit ténébreuse où j'attendais ta flamme !

Et voici que je sens refleurir vers l'azur
Les rosiers de mon cœur qui se couvrent de roses.
Sur les gazons soyeux un agneau tendre et pur
Rêve dans la candeur renaissante des choses.

LE MENSONGE

J'ai creusé mon cachot dans le mensonge épais,
Impénétrable et sombre, où geôlier de moi-même,
Je m'enferme à l'abri même de ceux que j'aime,
Plus seul quand j'ai parlé qu'aux temps où je me tais.

Ma parole est un mur sans porte ni fenêtre
Qui monte autour de moi, dur, puissant et massif,
Avec maint bas-relief gai, trompeur et lascif :
Et nul œil curieux jusqu'à moi ne pénètre.

Seul, je me connais. Seul, je sais ce que je suis.
Seul, j'allume ma lampe en mes sinistres nuits.
Et, seul, je me contemple et, seul, je me possède.

Je me couche, comme un chartreux, dans mon linceul.
Et, loin de tout désir qui me flatte ou m'obsède,
Je goûte, comme Dieu, le néant d'être seul.

LE LÉVRIER

A Georges Picard.

Le lévrier d'Écosse aux poils fauves, très longs,
Accompagne au jardin matinal sa maîtresse.
Sous le frisson léger du doigt qui le caresse
Des rêves de baisers pleurent dans ses yeux blonds.

Le soir, sur les tapis orgueilleux des salons,
Allongeant sa pensive et hautaine paresse,
Sous les pieds de sa reine il pâme de tendresse
Et râle de plaisir en léchant ses talons.

Et, le regard peuplé de captives pensées
Dans l'horreur d'un silence invincible enfoncées,
Il se meurt lentement du secret de son mal.

Ainsi, dans leurs amours étranges, les poètes
Épris d'un impossible et sublime idéal
Expirent, le cœur plein de paroles muettes.

CHEZ PUTIPHAR

Ces baisers dangereux dont tu voulais repaître
Tes appétits malsains malgré ma volonté,
Tu convoitais leur charme étrange et redouté,
Dans mon secret suprême espérant me connaître.

Mais ma pensée est close et nul doigt ne pénètre
Les replis douloureux de sa perversité.
J'ai dédaigneusement trompé ta volupté
Et tu ne m'as jamais si peu compris, peut-être !

Avec mon hypocrite et sagace froideur
Si j'accablai tes sens d'une brusque impudeur,
Tu n'as point vu passer en ce moment infâme

Derrière le cristal de mon œil palpitant
L'effroyable projet qui plongeait dans mon âme
Comme un poulpe rusé qui t'observe et t'attend.

CLAIR DE LUNE

Les cygnes blancs du clair de lune,
Avec leurs plumages fluides,
Dans le brouillard blanc, sur l'eau brune,
Glissent comme des nefs liquides.

Les opales du clair de lune
Irisent leurs neigeuses flammes
Au fond de l'étang, sous l'eau brune,
Dans les remous que font les rames.

Les nénufars du clair de lune
En leurs fières candeurs d'hosties
Invitent l'âme, dans l'eau brune,
Aux mortelles eucharisties.

Et les enfants du clair de lune
Assoupis dans leur lente yole
Sous le brouillard blanc, dans l'eau brune,
Meurent, comme un chant de viole.

LE JOUEUR DE COR

A H. de Braekeleer.

Le vitrail, on dirait la peau d'un raisin d'or.
Un soleil automnal mûrit les draperies,
Rouillant les cuirs gaufrés et les tapisseries
Où de fauves forêts s'ouvrent comme un décor.

Devant un lourd tapis chargé d'orfèvreries,
Un rose adolescent cuivre un appel de cor
Où des chasses d'antan l'hallali sonne encor
Dans le silence épais des étoffes fleuries.

Le son clair et magique ira-t-il éveiller
Un chevreuil imprévu sous le fuyant hallier
Étrangement tissu dans la haute tenture?

Des choses d'autrefois c'est l'âme qui murmure;
— Des choses d'autrefois et des anciens châteaux
Et des aïeux lointains qui dorment dans nos os.

LES LIVRES

Les livres, les beaux livres lus
Dans la fuite des heures brèves,
Les livres par le cœur élus
Nous enveloppent de leurs rêves.

Doux, amers, joyeux ou cruels,
Chantant la tendresse infinie,
Les profonds plaisirs sensuels
Ou la souffrance et l'agonie,

Leurs charmes subtils et puissants
Mieux que les haschischs balsamiques
Éblouissent l'âme et les sens
De mille visions féeriques :

— Fendant les vagues, le steamer
Porte vers d'étranges rivages
Des cœurs gonflés d'un spleen amer
Et brûlés de désirs sauvages;

Par les orients amoureux,
Dans les forêts aromatiques
Dansent pour les rois langoureux
Des bayadères extatiques;

Plus simplement, tout près de nous,
Sœur de la femme qui nous aime,
Un être familier et doux
Se meurt dans un baiser suprême;

Puis, c'est le rêve du savoir
Et le chagrin des yeux moroses
Qui dans l'univers veulent voir
La vaste inanité des choses;

Et c'est, ô poignante rancœur!
La passion qui se déchire
Et dissèque son propre cœur
Dans un effroyable martyre;

Enfin, c'est le cloaque affreux
Où grouille tout un peuple immonde
De loqueteux, de miséreux,
L'opprobre et la douleur du monde.

— Quintessence des passions,
Surextrait fatal de la vie
Où le jeu des émotions
Se multiplie et s'amplifie,

On peut, sans quitter son fauteuil,
S'injecter mille ans d'existence
Dans l'amour, la gloire ou le deuil
Exaltés en névrose intense.

Ainsi, tout chargés de poison,
Par leurs invincibles magies
Les livres troublent la raison
Et détruisent les énergies,

Car les adolescents chétifs
Qui boivent leurs divins mensonges,
Demeurent à jamais captifs
Dans la molle extase des songes.

PAYS DE RÊVE

Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour laver les remords de mon cœur ulcéré?
Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour rafraîchir ce cœur amer et nostalgique
Qui pleure les pays où jamais je n'irai?

Beaux pays, caressés de lumières soyeuses,
Fuyant sous des forêts mystiques de tilleuls,
Beaux pays, caressés de lumières soyeuses,
Qui de frais baisers d'or frôlent les eaux joyeuses
Des ruisseaux enfantins, heureux de leurs glaïeuls.

Sur le velours songeur des gazons et des mousses,
Aux palpitations lumineuses des fleurs,
Sur le velours songeur des gazons et des mousses
De purs adolescents et des vierges très douces
S'enivrent du silence ingénu de leurs cœurs.

Nus ou vêtus un peu de flottantes ceintures,
Les uns suivent des yeux de rouges papillons ;
Nus ou vêtus un peu de flottantes ceintures,
Quelques-uns, agitant d'odorantes verdures,
Éparpillent dans l'air leurs légers tourbillons.

Des vierges, tendrement l'une à l'autre enlacées,
Rencontrent en chantant sous les bosquets fleuris
Des vierges tendrement l'une à l'autre enlacées,
Et le vol des chansons suit le vol des pensées
Sous le vol gazouilleur des oiseaux favoris.

Là, des adolescents dans la fraîcheur des ondes
Baignent en souriant leur sereine beauté.
Là, des adolescents dans la fraîcheur des ondes
Caressent du regard leurs chairs roses et blondes
Et leur visage ami dans les eaux reflété.

D'autres, autour d'un frère aîné, qui les adore,
— O curiosité charmante et noble espoir ! —
D'autres, autour d'un frère aîné, qui les adore,
De sa lèvre au sang pur, qu'un duvet léger dore,
Recueillent les fruits mûrs de son divin savoir.

Les plus doux, les plus fiers, les plus mélancoliques
Contemplent longuement le paysage aimé.

Les plus doux, les plus fiers, les plus mélancoliques
Regardent dans leur cœur leurs rêves magnifiques
Fleurir comme un rosier splendide et parfumé.

Ah ! rêver avec eux l'infini de leur rêve,
Sourire à leur sourire et pleurer à leurs pleurs !
Ah ! rêver avec eux l'infini de leur rêve,
Vivre l'éternité divine en l'heure brève,
Le cœur enfin guéri d'un passé de douleurs !

Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour laver les remords de mon cœur ulcéré ?
Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour rafraîchir ce cœur amer et nostalgique
Qui pleure les pays où jamais je n'irai ?

LUMEN

Des ténèbres de ta nocturne chevelure,
Lourde et profonde comme une chaude fourrure,
Ton visage jaillit, jeune, frais et vermeil,
Ainsi qu'un triomphant et flamboyant soleil.

Beaux yeux illuminés d'une aube fraternelle,
Rouges lèvres qu'embrase une aurore charnelle,
Météores divins des vierges orients,
Incendiez mon cœur de vos feux souriants !

Ils ne sont, cependant, ces doux charmes de flamme,
Que le rayonnement terrestre de ton âme,
Soleil miraculeux qu'implore mon espoir !

En un jour solennel sans nuage ni soir,
Nous rendras-tu l'éclat des essences premières,
Ivresse de mes yeux, Lumière des lumières ?

ARBRE DE JESSÉ

Au jardin rêvé croît un arbre de vitrail.
Un cadavre nourrit ses racines cruelles.
Symétrique espalier ouvert en éventail,
Ses rameaux, étoilés d'amples feuilles d'émail,
Roulent en longs rinceaux leurs vrilles sensuelles.

Arbre miraculeux de Jessé, tu fleuris
En rouges fleurs de chair aux pétales meurtris,
Tulipes sublimant la pourpre de leurs urnes,
D'où surgissent, le front à jamais douloureux,
De beaux enfants princiers aux lèvres taciturnes,
Qui, pâles et craintifs, entre leurs bras fiévreux
Serrent maint effroyable instrument de tortures
Rougi par le sang frais de leurs larges blessures.

Sur les glaives, les crocs et les peignes de fer,
Les tenailles, les coins et le gril et la roue,
Le carcan de fer rouge et la vrille qui troue,
Et les pinces où pend encore un peu de chair,

Épanouis parmi les suaves pétales,
Si tristes et si doux, les chers visages pâles
Laissent parfois couler l'eau vive de leurs pleurs.
Et quand la brise passe, alors toutes les fleurs
Gémissent, et quels longs murmures, quelles plaintes,
Quels sanglots et quels cris vers les étoiles saintes!

C'est l'arbre de la vie, où croissent les douleurs,
L'arbre dont chaque fleur qui s'ouvre est un supplice.
Du fond rouge et meurtri de leur morne calice,
Vase de chair, béant, palpitant et sanglant,
La souffrance jaillit comme un parfum troublant,
Un parfum capiteux aux puissantes ivresses,
Qui berce les cerveaux en d'étranges caresses,
Pleines de charité, pleines de cruauté,
Où la mort se marie avec la volupté.

Sur la cime de l'arbre, en des cieux de vertige,
Dans la plus triste fleur qui saigne sur sa tige,
Rayonne un frêle enfant, divinement vêtu
De neige lumineuse. O mon cœur, le vois-tu?
C'est le suprême enfant de la douleur du monde.

Que promet son sourire en sa pitié profonde?
Au fond de la souffrance, ah! pourrons-nous jamais
Trouver l'amour céleste et l'éternelle paix!

MISSION

J'imposerai les mains sur ta face hérétique,
Jeune orgueilleux, plus dur que le roc et l'airain;
Tes yeux captifs, que clôt mon geste souverain,
Te font le serf de ma volonté magnétique.

Suis-moi. Je tiens les clés du temple prophétique;
La triple mitre d'or coiffe mon front serein.
Reçois le sacre au fond du sanglant souterrain,
Puis remonte au soleil, mon doux martyr mystique!

Immole-toi toi-même à l'autel éternel;
Fais-nous communier en ton sang fraternel;
Sois le nouvel agneau des permanents oracles.

Moi, loin de la Lumière où tu triomphes seul,
Feu divin, Fils du Ciel, Enfant de mes miracles,
Des cieux pleins de dieux morts je tisse ton linceul.

LA DOULEUR DU MAGE

Le vieux mage, sous les sévères colonnades,
Laisse traîner son lourd manteau sacerdotal
De pourpre et d'hyacinthe, au long des balustrades
Sur les dalles d'onyx, de jade et de cristal.

Sur les lys écrasés et les roses foulées
Où coulent lentement ses longues franges d'or,
Les pesantes vapeurs des essences brûlées
Comme des serpents bleus se déroulent encor.

Et des paons merveilleux d'azur et d'émeraude,
Des gouras bleu-de-perle et de rouges ibis
Errent silencieux sur la terrasse chaude
Parmi les vases d'or tout meurtris de rubis.

Ses doigts chargés d'anneaux dans sa barbe ivoirine
Dont, avec les colliers, la royale splendeur
Majestueusement descend sur sa poitrine,
Le pontife s'abîme en sa vaste douleur.

Car ses yeux, à travers le rose crépuscule
Où s'éteint l'horizon de glaciers dentelé,
Dans le vallon sublime, où son rêve recule,
Regardent au lointain fuir un couple exilé.

— Je voulais faire un dieu ! L'âme, inégale à l'œuvre,
Du frêle adolescent élu vers mon pouvoir
A glissé comme glisse une molle couleuvre
Entre mes tristes mains qui l'on dû laisser choir.

Pour être un Dieu vivant sur la terre ravie
Tu devais, t'abstenant de Vivre et de Savoir,
Fermer ton cœur sans tache aux désirs de la vie
Et n'ouvrir tes yeux purs qu'à mon suprême espoir.

Enseigné par moi seul en ma pensée unique,
Chair vive de mon Verbe, âme de mon amour,
Je voulais t'exalter dans ta gloire mystique,
T'enivrer de martyre et te conduire, un jour,

Vierge et doux guérisseur de la terre charnelle
Qui se meurt de péché, d'angoisse et de remord,
Aux larges bras sanglants de la Croix éternelle
Où les divines morts feront mourir la mort.

La Bête tortueuse et splendide, l'immonde
Serpent de feu, l'ardent Reptile du Désir
Qui broie entre ses nœuds magnétiques le monde,
Se fit femme et t'offrit les fruits mous du plaisir.

Tu cédas aux baisers, abandonnant ton âme
Aux cœurs de chair, aux yeux de chair, aux pleurs de chair,
Faible esclave écrasé sous les pieds de la Femme,
O toi qui dévorais les cieux comme un éclair !

Et te voilà rampant dans la fange natale,
Banal outil de chair perpétuant la chair,
Simple anneau désormais de la Bête vitale
Qui tord dans l'infini son long ventre de ver.

Ah ! pleure à présent ta divinité perdue !
Jamais tu n'erreras, beau, souffrant, surhumain,
Par les champs palpitant de ta gloire attendue,
Au bord des lacs heureux et pâmés sous ta main ;

Jamais tu n'entreras dans les villes célèbres
Tout ruisselant d'amour, de grâce et de beauté,
Délivrant les yeux clos des funèbres ténèbres,
Ranimant d'un baiser la vie et la santé,

Versant sur les pécheurs, de tes beaux grands yeux calmes,
Les pardons souverains qui rouvrent le ciel bleu
Et vers ton doux royaume, au triomphe des palmes,
Conduisant les élus qui te confessent Dieu.

Jamais les affligés, les filles orphelines,
Les pauvres, les lépreux et les pestiférés,
Faisant de leurs douleurs des voluptés divines,
N'expireront de joie à tes pieds adorés.

Et jamais dans ton ciel d'yeux et d'ailes de flammes
Ne t'éblouiront comme une forêt de fleurs,
O millions de lys et de roses! les âmes
Dont ta bouche en baisers aurait changé les pleurs!...

Oui, pleure, dieu tombé! Ta vie est révolue.
Car voués désormais à l'œuvre de la mort,
Tes reins engendreront pour la tombe voulue.
Va! l'antique sentence a proclamé ton sort.

Pleure le paradis fermé, dont tu fus l'hôte.
Le sphinx garde le seuil de l'Éden déserté.
Comment reviendrais-tu ? Châtié par ta faute,
Tu ne crois plus toi-même en ta divinité.

Vois ! ta chute a brisé ton divin diadème !
Retourne dans la Nuit. Et moi, pontife en pleurs
Qui puis faire des dieux mais non l'être moi-même,
Par ce beau soir mourant, plein d'oiseaux et de fleurs,

Courbant ma tête, hélas ! désespérée et vieille,
Sur les cadavres de mes songes trépassés,
— Du fond de la vallée adorable et vermeille
Jusqu'au temple éternel où veillent mes pensers,

J'entends venir à moi, comme un grand vent qui gronde,
Les râles, les sanglots, les blasphèmes d'horreur
Et les longs cris de mort du misérable monde
A qui j'avais rêvé de donner un Sauveur !

REQUIESCAT

— Interroge les sphinx, va combattre les guivres
Et cueillir les fruits d'or des baisers défendus.
— A quoi bon ? Je reviens des paradis perdus.
Je me meurs du dégoût des lèvres et des livres.

— N'entends-tu pas le choc des glaives et les cuivres
Sonnant la charge aux cœurs par la gloire attendus ?
— Que de cerveaux fêlés et de crânes fendus !
Je n'ai rien de commun avec ces brutes ivres.

Mes yeux se sont brûlés à fixer le soleil.
Des corbeaux furieux viennent, dans mon sommeil,
Plonger leur bec goulu dans mon vieux corps sans âme.

Mais rien ne me torture autant que les efforts
Des caresses cherchant dans ma cendre une flamme
Pour réveiller mon cœur pourri d'entre les morts.

LA PENSÉE

L'ange noir m'a tendu la coupe d'onyx noir
Où bout sinistrement la liqueur cérébrale.
J'ai versé la mort dans ma bouche sépulcrale :
O charme des terreurs ! Splendeurs du désespoir !

Pensée, âcre poison, rongeur des énergies,
Qui détruis le bonheur, l'amour et la santé,
Tu dissous tout espoir et toute volonté
Dans les cœurs altérés de tes sombres magies.

Quelle odeur de cadavre en cet horrible vin !
— J'ai vu. J'ai lu. J'ai su. Je sais que tout est vain.
Tous les plaisirs pour moi meurent avant de naître.

Qu'importent les printemps à mon âme d'hiver
Qui ne peut plus jouir et ne veut plus connaître
Et qui préfère aux fleurs l'acier d'un revolver !

DIALOGUE

L'être d'ironie et de haine
Qui pour cible a choisi mon cœur,
De l'arc de sa bouche d'ébène
M'a décoché ce trait moqueur :

« Cet enfant tout en fleur d'enfance,
Divin de joie et de santé,
Qui t'adore sans méfiance,
Crédule en ta fausse bonté, —

— A son abandon simple et tendre,
Au doux velours des doux baisers
Que son sourire laisse prendre,
Que répondent tes sens blasés?

Que répondent tes lèvres lasses,
Veuves de tant de baisers morts,
Et qui bleuissent de leurs glaces
Les lèvres fraîches que tu mords?

Tes yeux, qui savent trop de choses,
Pour s'être repus nuit et jour
De la pourriture des roses
Et des dégoûts des lits d'amour, —

Et ta mémoire, noire armoire
Où tous les espoirs sans espoir
Moisissent avec maint grimoire
En l'ennui de ton vain savoir?

— O âcres larmes! Pleurs funèbres!
Mes lourds sanglots ont répondu
A l'Inquisiteur des Ténèbres :
« Oui, tout mon bonheur est perdu.

« Ruine ma chair épuisée,
Les cantharides et l'alcool
L'ont brûlée et décomposée.
Mon amour sénile est un vol.

Mon âme jadis intrépide,
Drapeau chantant aux vents joyeux,
Pend, morne, trouée et sordide,
Sur mes os mous et carieux.

C'en est fait des parfums en flammes
Brûlant sur des bûchers de fleurs
Ces beaux yeux d'enfants et de femmes
Qu'enivraient ma joie et mes pleurs!

Mais, — ô démon qui me tortures! —
Fou de désir et de rancœur,
Par de câlines impostures
J'ai fardé mon pauvre vieux cœur.

Et j'offre encor mes lèvres peintes,
Les feux calculés de mes yeux,
Mes mains et leurs feintes étreintes
Et mon doux parler captieux

A la rose Idole aurorale
Qui luit dans l'ennui de ma nuit,
A la lumière triomphale
Qui me fortifie et m'instruit,

A la Vigueur, à la Jeunesse,
Dont la claire et chaude santé
Rayonne comme une promesse
Flamboyante d'éternité.

ALADIN

Et si je descendais aux souterrains magiques?
— Des milliards d'argent et d'or prodigieux,
Rêve immémorial d'empereurs nostalgiques,
Moutonnent sur le sol en fleuves glorieux.

Aux arbres de corail jaillis de maint haut vase
Pendent des fruits natifs d'un fabuleux Ophir :
Poires d'aigue-marine, abricots de topaze,
Groseilles de rubis et prunes de saphir.

Mais dans la niche au fond du caveau du miracle
Mystérieusement brûle un flambeau sacré, —
Lumière, ô mon seul rêve! — et son éclat nacré
Angélise l'opale en feu du tabernacle.

Arrière, fruits, joyaux, qu'ici laissent gésir
Mes superbes dédains, ailés vers cette flamme!
Mais hélas! Idéal! Mais hélas! ô mon âme!
A peine atteint, s'éteint mon lumineux désir.

Plus de jardin gemmal, rien qu'une âpre broussaille,
Des ronces, des chardons, des herbages fangeux
Et des roseaux puants, mous et marécageux
Où, luisants de poisons, maint reptile tressaille.

Plus de souterrain d'or; mais, grouillant de honteux
Insectes, une cave ignoble et vénéneuse,
— Symbole désolant, image douloureuse
Du désastre éternel de nos plus nobles vœux.

SANCTUS

Ce bonze très singulier,
Prophète d'énigmes, prêtre
De l'ineffable Non-Être,
Foule sous son dur soulier

L'hiératique escalier
Tout en flammes pour le Maître
Dont la cendre doit renaître
En mon cœur hospitalier.

Parfois sur sa lèvre étrange
Passe comme une aile d'ange
Un sourire rose et noir;

Et de la pointe d'ivoire
De son haut crâne on peut voir
Sourdre une auréole noire.

ABSOLUTION

Ta haine? Elle me touche autant que ton amour.
Va, reçois ton pardon de mon indifférence.
Par delà tes fureurs qui bavent la vengeance
Mon cœur sourit à la sérénité du jour.

J'ai cessé de vouloir à force de connaître;
J'ai cessé de vouloir, j'ai cessé de souffrir.
Tu pourras essayer de me faire mourir :
Aux cœurs que j'ai formés tu me verras renaître.

Frappe, frappe mes yeux qui contemplent en paix
Dans leur jeu pérennel la vie et l'agonie :
Je t'absous, même si tu sais ce que tu fais.

C'est moi qui t'ai donné ta force et ton génie.
C'est par moi que tu vis. Et lorsque je mourrai
C'est toi seul qu'il faudra plaindre, — et je te plaindrai.

LE PORTRAIT

I

Parmi les bahuts défoncés,
Les tiroirs, les étuis, les boîtes
Jonchant les consoles étroites
D'opulents trésors délaissés,

Les satins et les brocatelles
Et les torsades de velours
Coulent sur le sol à flots lourds
Et tout écumants de dentelles.

Des colliers étreignent en vain,
Frustrés de la gorge promise,
Le pied des verres de Venise
Rougis sans lèvres par le vin.

Appel au poing fort qui le lève,
De la panoplie échappé
Gît, sur le lascif canapé
Où dorment des roses, un glaive.

Dans ces bols d'or dont les béryls
Émerveillent l'orfèvrerie,
Pour une absente songerie
Fument-ils, les benjoins subtils?

Et vers quels pleurs morts, des sardoines
Des ciboires et des rhytons
Tombe sans espoir de boutons
La mort des lys et des pivoines?

Dédaigneux du vain attirail
Des bibelots et des potiches,
Mes yeux par eux-mêmes plus riches
Contemplent leur propre travail.

Qu'importe l'inutile somme
Des objets changeants et divers
A qui sait voir, vaste Univers,
Ta profonde image dans l'Homme?

Arrière aujourd'hui le manteau
Hermétique avec la simarre
Qu'une chimère en feu chamarre,
Et la mitre et le triple tau !

Je veux accomplir les miracles
Sacrant les prêtres et les rois,
Sans brandir les sceptres, les croix,
Les coupes ni les saints pentacles.

II

Assis devant l'étroit miroir,
Peintre inquisiteur et fidèle,
Ma face est l'unique modèle
Choisi par mon cruel savoir.

Voici ma bouche de porphyre,
Sarcophage de maint secret,
Répertoire de maint décret
Qu'un mensonge mystique inspire

Ma bouche lourde, aux doux et mous
Baisers buvant la chair qui vibre,
Ma bouche où vibre, fibre à fibre,
Tel péché de nul prêtre absous,

Ma bouche terrible, ma bouche
Aux lèvres folles de ton corps,
O mon ivresse, ô mon remords,
Chère âme enfantine et farouche!

Voici mes yeux de clair métal
Qui vont fouiller comme des sondes
Au fond boueux des cœurs immondes
L'avenir vengeur et fatal,

Mes yeux pareils à des mâchoires
Broyant entre leurs cils puissants
Avec les beaux yeux innocents
De sombres yeux blasphématoires,

Mes yeux, ah! mes yeux anxieux
De ciel, de miracle et de flammes,
Mes yeux en pleurs, affamés d'âmes
Et repus de corps vicieux.

Voici mon front dur, forteresse
Où mon invincible vouloir
Masque son dangereux pouvoir
D'un fard de joie et de tendresse.

Tour d'ivoire des hauts concepts,
Cathédrale des saints mystères
Où l'encens bleu de mes prières
Monte au vertige des transepts.

— Dans le reflet où j'étudie
L'essence occulte de mes traits
J'entrevois les signes secrets
De mon étrange maladie;

Et ces stigmates douloureux
Dénonçant mes œuvres coupables
Avec les poisons redoutables
Cachés en mon cœur ténébreux,

Sur la toile ma main sincère
Les retrace inflexiblement
Pour éterniser le tourment
Qui me ronge comme un ulcère;

Car mon magnétique pinceau
Mieux que la baguette d'un mage
Fait dans sa symbolique image
Jaillir mon âme à fleur de peau.

III

Dans la salle austère et claustrale,
En un morne cadre de fer
S'isole le portrait amer
Loin de la fenêtre augurale.

Unique objet de mes pensers,
Mon idéal et mon exemple,
A toute heure je le contemple,
De mes regards jamais lassés.

Il m'enveloppe et me pénètre
D'un fluide mystérieux :
Ses yeux s'élancent dans mes yeux,
Sa voix parle au fond de mon être.

Il dit : « Contemple sans désir ;
« Affranchis-toi de l'espérance ;
« Le monde n'est qu'une apparence
« Où la main ne peut rien saisir.

« Veux-tu la couronne suprême
« Qui te sacrera plus que roi?
« Le joyau divin gît en toi :
« Cherche ton bonheur en toi-même.

« Sans vœux, sans haines, sans amours,
« Veuillons être ce que nous sommes ;
« Va ! dans les ténèbres des hommes
« Sois la lumière de tes jours. »

Ainsi parle ma sage image
Et toujours mes yeux plus hagards
Boivent le feu de ses regards
Et s'hypnotisent davantage.

Et dans l'étrange envoûtement
Obsédé par sa ressemblance,
Mon Être sur sa propre essence
Se moule plus étroitement.

LA LYRE

Dans la ville nocturne où j'erre, épouvanté,
La rue, au loin, descend, puis remonte et s'évase
Et trace en points de feu pour ma bizarre extase
Une lyre idéale au contour de clarté.

Chaque lampadaire est un clou diamanté
Du magique instrument qui pour mes yeux s'embrase.
Quel son mystérieux, quelle troublante phrase
Va jaillir du pavé par mes pas tourmenté?

O ma ville natale, ô mûse ténébreuse,
Chantons, créons ensemble une musique affreuse
Qui torture à jamais la terreur de tes nuits!

Ton vertige me soûle et je sens que je suis,
Moi, noir poète né pour la perte des âmes,
Un doigt d'ombre sur cette immense lyre en flammes!

EN WAGON

Un triste enfant se meurt de voir
Du coin du wagon qui l'exile,
Fuir, fuir l'inexorable file
Des paysages dans le soir.

Site élu d'un poignant vouloir,
Palpite un Éden qui rutile...
Passé ! Mon extase inutile
Sombre dans l'ombre sans espoir.

Quel crime pourrait, quel courage,
Arrêter le brutal voyage
Qui nous voue aux forts inconnus,

Quand l'heure décevante abdique
Les chers paradis entrevus
Par l'étroit carreau tantalique ?

ÉVOCATION

Du fond d'un cœur meurtri j'évoque ton image,
Cher enfant trop aimé que la vie assassine,
O jeune front pensif, couronné de glycine,
Penché sur le bassin où l'eau vive ramage !

Douce tête souffrante aux grands yeux de glycine,
Dans l'onde, où maint oiseau surnaturel ramage,
Mire furtivement ta lumineuse image
Sans craindre que la brise en jouant l'assassine.

La forêt qui gémit d'un perfide ramage,
T'attire aux profondeurs de son ombre assassine :
O reste à la lumière où, parmi la glycine,
L'eau divine en chantant berce ta claire image !

Et quand viendront l'amour et la mort assassine,
Les oiseaux merveilleux cesseront leur ramage ;
Et mon chant triomphal saluera ton image,
O mon royal enfant couronné de glycine !

LE POSSÉDÉ

Ne crois point me tromper par ton calme sourire,
Énigme de science et de sérénité,
Par la bonté si douce et par la majesté
De ton noble visage où Dieu même se mire!

Sombre maîtresse au cœur de plomb, aux yeux d'onyx,
Qui tends à mes baisers ta bouche empoisonneuse,
O rose de l'Enfer, ô Vénus vénéneuse,
Née, en un froid minuit, des flots bourbeux du Styx,

Ton manteau violet, ta lourde robe verte,
Qui semblent te vêtir de belladone en fleur
Sous les tulles de deuil qui chantent ta douleur,
Tes bijoux d'améthyste aimantés pour ma perte,

Tout l'étrange appareil où se plaît ta beauté
Comme un ciel sulfureux où pleure un soir d'automne,
Fascine mon cœur fou, qui s'épeure et s'étonne
Et qui sent défaillir toute sa volonté.

Tu respires le mal. Ta bouche et ta narine
Exhalent avec l'air brûlant de tes poumons
Le souffle magnétique et pervers des démons
Qui peuplent l'enivrant enfer de ta poitrine.

Il pénètre mes os, ce fluide mauvais ;
Ton âme satanique en mon âme s'infiltre;
Mon cœur boit ta présence impure comme un philtre
Et je ne connais plus le Dieu que je servais.

Des instincts malfaisants la monstrueuse flore
Aux effluves de tes vices contagieux
Dans les marais pourris de mon sein spongieux
Fermente, grouille, monte et s'exalte d'éclore.

Et voilà qu'asservi par ton charme fatal,
Je suis de tes péchés l'esclave et le complice ;
Je deviens le reflet vivant de ta malice
Et l'incarnation de ton Verbe infernal.

Un jour j'accomplirai les forfaits que tu rêves.
Tout cela, je le sais. Mais que sert de savoir?
J'ai fait de tes baisers ma prière du soir,
Notre-Dame des chairs aux délices trop brèves!

Hosanna! Ton front chaste est le jardin des lys!
Hosanna! Tes yeux clairs sont l'azur peuplé d'anges!
Tous mes sens prosternés célèbrent tes louanges
Et retrouvent en toi les édens abolis!

Et toujours tu seras pour moi l'impératrice,
Sur les cœurs ruinés bâtissant ton pouvoir,
La prêtresse vouée au dangereux savoir,
L'infirmière, l'épouse et la consolatrice!

SÉRÉNADE

Connais-tu la forêt de l'Ardenne, où Shakspeare
Au fond des noirs halliers fait, ainsi que des fleurs,
Éclore de très doux sonnets ensorceleurs
Afin que Rosalinde en passant les respire?

Au ciel d'or, le soleil comme une rose expire.
La cascade sourit tendrement sous ses pleurs
Et, dans l'ombre peureuse aux fuyantes couleurs,
Pour bercer le silence un rossignol soupire.

C'est l'heure des baisers et des troublants aveux
Étouffés sous les flots moelleux des longs cheveux.
Viens! dans l'obscur taillis les champignons phalliques,

Malades, blêmes, mous et si passionnés,
Répandent d'écœurants parfums cadavériques
Qui forcent Satan même à se boucher le nez.

LA BOUCHE

Dans ton visage à peine rose
Ta bouche, en son éclat vermeil,
C'est dans le ciel blanc de nivôse
Le corail d'un rouge soleil.

Bouche de pourpre et d'écarlate,
De quel rubis éblouissant,
De quel grenat, de quelle agate
Sont faites tes splendeurs de sang ?

Quelles palettes cramoisies
Ont jeté sur tes lobes fins
Leurs rubescentes fantaisies
De vermillons et de carmins ?

Vase rare, empli d'aromates,
Où le musc, le poivre, l'encens,
Le piment rouge et les tomates
Embaument et brûlent les sens;

Corbeille choisie, où les fraises,
Les framboises d'un rose obscur
Mêlent à la couleur des braises
La fine odeur du fruit trop mûr;

Fier bouquet de fleurs somnolentes,
Où l'opium des lourds pavots
Au matin des nuits turbulentes
Pâme les cœurs et les cerveaux;

Verre, où les vins pleins de prodiges
— Chambertin, Hermitage, Nuits —
Aroment leurs rouges vertiges,
Endormeurs des cuisants ennuis;

Tes parfums lourds, tes senteurs fortes
Rappellent aux combats d'amour
Les nerfs cassés et les chairs mortes,
Comme un mâle bruit de tambour.

Dans notre alcôve, où le cinabre
Qui rougit le pesant rideau,
Met, comme du sang sur un sabre,
Sur les draps une ombre ponceau,

Bouche, aux vices profonds savante,
Nourris, sans jamais t'apaiser,
De ma chair nerveuse et fervente
Les ventouses de ton baiser!

MÉDUSE

J'ai vu. Les autres n'ont point d'yeux ; que verraient-ils ?
Sorcière empoisonneuse aux rampantes manœuvres,
J'ai vu tous tes pensers, tes désirs et tes œuvres
Sourdre dans tes cheveux en reptiles subtils.

Hideux, gluants, glacés, écaillés de béryls,
Par torsades, aspics, vipères et couleuvres
Couronnent de terreur ton front pareil aux pieuvres
Échevelant dans l'eau leurs tentacules vils.

J'ai vu. Je ne suis point dupe des lèvres fraîches,
Ni des chairs où sourit le blond duvet des pêches,
Ni des yeux où l'enfer feint la clarté des cieux.

Ma tête aussi, Méduse, est froide et meurtrière ;
Et je pétrifierais tes serpents vicieux
S'ils osaient seulement frôler mon front de pierre.

TRANSFIGURATION

I

Prodige où le démon s'avère,
Ta chair et ta peau de satin,
Très chère, deviennent soudain
Transparentes comme du verre.

Pareille aux rouges écorchés
Des estampes d'anatomie,
Tu n'es plus, adorable amie,
Qu'un tas de muscles rattachés.

Dans leurs viandes sanguinolentes
Ton torse, tes jambes, tes bras,
Marbrés de filets blancs et gras,
Tordent les veines somnolentes;

Et leurs tuyaux flasques et bleus
Aux rouges tubes des artères
Emmêlent leurs visqueux mystères
En longs réseaux vermiculeux.

Sous ces rougeâtres transparences,
(Est-ce un cauchemar d'opium ?)
— Comme en un trouble aquarium
Avec d'ignobles tumescences

Se bombent les poulpes bulbeux,
Gonflés de haines et de ruses,
Ou les ballons mous des méduses
Et les mollusques sirupeux, —

Ainsi tes horribles viscères
S'enflent d'un hideux mouvement,
Hélas ! à l'épouvantement
De mes pauvres yeux trop sincères !

Éponges rouges, tes poumons
Palpitent dans la liqueur rouge,
Un paquet de membranes bouge
Comme un bouquet de goémons.

Ta vessie irise son globe
Comme un acalèphe opalin ;
Ver monstrueux, ton intestin
Tourne, retourne et se dérobe.

Tout est baveux, tout est gluant
Dans cet amas d'horreurs immondes,
Dont, ô pestilences profondes,
Sort un hoquet rauque et puant.

— Voilà donc ta beauté divine
Et ton sourire adamantin,
Et ta chair où le frais matin
Fleurit, parfumé d'aubépine !

Voilà l'aimant de mes baisers,
Voilà le vin de mes ivresses,
O toi, les pleurs et les caresses
De mes désirs inapaisés !

II

Tout à coup, comme en la tourmente,
Passe un cri d'oiseau sur les flots,
Sur la houle de mes sanglots
Ta voix souffrante se lamente.

Tu dis : « Les divins paradis
« Sont à jamais perdus pour l'âme
« Qui les nie et qui les diffame ;
« Les cœurs curieux sont maudits.

« Ta vie est désormais flétrie :
« Tu perds tout espoir pour avoir
« Vu ce qu'il ne fallait point voir,
« Et pour toi la terre est pourrie.

« L'envers des choses est affreux ?
« Pourquoi chercher l'envers des choses ?
« Il suffit d'adorer les roses
« Et le soleil pour être heureux.

« Jouir ou savoir ! La sentence
« Divine ordonne de choisir.
« Qui n'a pas vaincu le désir
« Doit s'abstenir de la science.

III

Cette voix, était-ce ta voix
Ou le verbe de la sagesse ?
Ah ! Voici ta voix qui m'oppresse,
Ta voix puissante d'autrefois,

Ta voix qui me hait et qui m'aime,
Ta voix qui mêle affreusement
Pour mon délice et mon tourment
La prière avec le blasphème :

« Ah ! combien tu m'as fait souffrir,
« Moi, ton esclave et ta martyre,
« Bourreau, qui m'étends sur ta lyre
« Pour charmer ton cruel loisir !

« Tu me déchires et tu railles
« Ce pauvre corps qui n'est plus moi.
« Vois donc ! Mon cœur est plein de toi,
« Pleines de toi sont mes entrailles !

« Que mon âme emplisse tes yeux
« Comme une clarté printanière !
« Ce pur baptême de lumière,
« Ami, va te rouvrir les cieux.

« Me voici noble et radieuse,
« Reine de fleurs et de bijoux,
« Levant sur l'or des satins doux
« Ma main miséricordieuse.

« Dans mes yeux où fleurit la mort
« Des religions et des races,
« Meurt en lueurs douces et lasses
« Le dernier reflet du Thabor.

« Je suis la déesse éternelle.
« Vers moi brûlent les cœurs en feu.
« Oublie et les hommes et Dieu !
« Adore-moi, car je suis belle ! »

IV

Rouge, rouge, saigne le soir
Sur un merveilleux paysage.
J'ai vu le terrible visage
D'un majestueux ange noir.

PRÉCURSEUR

Après ton départ, pauvre écolier pâle et frêle,
Mes yeux ont pris leur vol dans les vents ténébreux,
Au fond d'un Orient nocturne et dangereux,
Vers de profonds déserts, touffus d'herbe éternelle.

Angoisse, la stagnante angoisse du désert,
Où la lune se meurt d'espace et de silence!
Un ciel, immensément le ciel! La plaine immense
Où se perd la lumière au lointain pâle et vert.

Sous la froide douceur de ces clartés obscures
Moutonne, monotone, avec de longs sanglots,
Une eau sinistre et sombre et s'argentent les flots
Qui fatiguent le ciel de douloureux murmures.

Farouche enfant, ta chair vierge s'épanouit
Au bord du fleuve étrange où, sur la berge plate,
Les lys rouges, brûlants de pourpre et d'écarlate,
Élargissent leurs fleurs géantes dans la nuit.

Les vents mystiques ont parfumé ta poitrine
Et le feu sidéral qui brûle dans tes yeux
Semble flotter parfois dans l'or de tes cheveux
Et luire et fuir encor sur ta peau colubrine.

Des animaux muets, des oiseaux singuliers,
Et de roses poissons, dans la fraîcheur de l'onde
Frôleurs craintifs et doux de ta nudité blonde,
T'observent tendrement de leurs yeux familiers.

Toi, sauvage rêveur, tu ne sais point, sans doute,
Que depuis deux mille ans d'étranges pèlerins
Te cherchent à travers les périls transmarins,
Les plaines et les monts, sans boussole ni route;

Mais leurs os dédaignés par l'aigle et le condor
Engraissent tristement de leur moelle amoureuse,
En ce désert, jaloux de ta chair savoureuse,
Tes grands lys martagons tigrés de sang et d'or.

Lève-toi ! Lève-toi ! Hâte-toi vers la ville !
D'autres temps vont venir, qui n'étaient point prédits.
Terrible précurseur des nouveaux Paradis,
Traverse sans la voir la multitude vile.

Dans l'énorme palais de marbre noir et vert
Où, sous les lourds plafonds d'ébène et d'améthyste,
Aux langueurs des flambeaux, maint prince jeune et triste
Attend, le cœur en feu, l'Envoyé du Désert,

Là, devant les seigneurs, les pages et les reines,
Parés, pour célébrer les cruelles amours,
De bijoux vénéneux et de fourbes velours,
Devant le roi hagard des voluptés humaines

Qui, les lèvres en fièvre et l'œil épouvanté,
Vers un désir nouveau sent palpiter ses rêves,
Sous les éclairs glacés des miroirs et des glaives,
Au son des instruments qui chantent ta beauté,

Secouant tes colliers ardents de chrysoprase
Et leurs grelots d'or clair, qui tintent sur tes seins,
Tordant d'un geste fier tes reins onduleux, ceints
D'un torrent de rubis, qui serpente et s'embrase,

Danse, danse et triomphe, ô Prince des Baisers,
Frappe les dalles de tes sonores sandales,
Et foule, triomphal, par les salles royales,
Comme des raisins mûrs, tous ces cœurs écrasés !

Tes pieds blancs sont pareils à deux blanches colombes
Qui caressent le sol de leur doux vol d'amour;
Tes genoux font pâlir les lys ivres du jour;
Et quel soleil de flamme a l'éclat de tes lombes?

Ta poitrine sublime est le temple de chair
Où les baisers iront en long pèlerinage;
Un rire éblouissant sur ton divin visage
Passe comme le vent lumineux sur la mer.

Tes yeux purs sont plus bleus que l'eau d'un lac limpide
Où, comme des poissons d'or, de pourpre et d'argent,
Nagent tous les désirs d'un cœur jeune et changeant
Et les hardis vouloirs de ton âme intrépide.

Mais ta bouche, oh! ta bouche, ô large rose en feu,
De vin rouge et de sang enivrant ses pétales,
O plaie aux blancs éclairs de cruelles dents pâles,
C'est l'holocauste en flamme où saigne et règne un dieu!

Je te salue, enfant plein de grâces fatales.
Les bouches t'ont maudit, les cœurs sont avec toi.
O bel ange stérile, ô précurseur de quoi?
Quel règne annonces-tu parmi nos capitales?

Danse, danse et triomphe, ô Prince des Baisers,
Et brandis d'un poing fort, dans le palais en fête,
Par ses cheveux royaux l'épouvantable tête
Qui souille d'un sang noir tes rubis embrasés.

Celle qui fit tomber les têtes prophétiques,
La Reine bestiale aux plaisirs assassins,
Le glaive l'a frappée, et de ses larges seins
Tes pieds foulent, vainqueurs, les chairs aromatiques.

Autour de toi les yeux battent comme les cœurs,
Des orages de sang soulèvent les chairs folles,
Et des soupirs brisés et de molles paroles
Te caressent de leurs haletantes ardeurs.

Danse et triomphe encor! Dans le palais en fête
Nous t'offrons à genoux des lys éblouissants.
Sois béni dans les fleurs, la musique et l'encens,
Toi, l'éternel vengeur du Prêtre et du Poète!

LA BONTÉ

Bonté! ton nom devrait être : le Suicide.
Tu terrasses l'instinct juste, propice et fort,
Qui repousse l'attaque et qui prévient l'effort
Malfaisant, et qui fait notre plus sûre égide.

Tu déprimes l'orgueil soupçonneux et lucide;
Par toi, la haine tombe et la vengeance dort;
Toute force, en nos cœurs, tu la frappes de mort;
Tu mêles notre sang d'une eau fade et perfide.

O bonté, l'idéal des faibles et des fous,
Molle idole de boue où se meurent les coups,
Le lâche et l'impuissant t'adorent à genoux!

Et si le sage admet ta grâce surannée,
Tu deviens dans sa main hypocrite et damnée
Et bouclier d'ouate et lame empoisonnée.

LE SORCIER

Pour punir de lâches injures
Et venger d'un monde cruel
Le sang royal de mes blessures,
Selon grimoire et rituel

Au chaudron qui bout sur la flamme,
Cuisez, cervelles des hiboux,
Pomme épineuse, jusquiame,
Et vous, génitoires des loups!

Cuisez, chanvre vert, mandragore,
Cantharides, cœur de crapaud,
Flux menstruel de vieille gore,
Graisse d'enfant et sp.... chaud.

Ma main experte vous arrose
D'un sang frais de chauve-souris.
Cuisez ! Puis voici du vin rose,
Du cumin et de l'ambre gris.

Ah ! vous boirez le filtre immonde,
Vous, vierges vibrantes d'orgueil,
Vous, fiers enfants, joyaux du monde,
Qui ferez sa honte et son deuil !

Vous boirez le vertige obscène,
L'élixir des ruts monstrueux,
Le sang du stupre et de la haine
Et des grands viols incestueux !

Et le soir, sous la cheminée,
Vous oindrez votre douce chair,
Nue et splendidement damnée,
De l'onguent qui mène à l'enfer.

Triple Hécate ! Mes mains amères
Servent mes courroux triomphants.
Gorgo ! Mormo ! Bombo ! les pères
Seront punis dans leurs enfants !

ET ERITIS SICUT DII

Artiste maladif, que l'idéal torture,
Et qu'irrite le goût craintif d'un affreux ciel,
Dédaigne la banale et stupide Nature,
La stupide, féconde et puante Nature,
Et consacre ton cœur à l'artificiel.

Malgré les mirlitons et les épithalames,
Toi, hautain déserteur de la Réalité,
Méprise dans leur chair et dans leur sang les femmes,
Méprise la honteuse et flasque chair des femmes,
Et nie en souriant leur grossière beauté.

Ont-ils soif, ton esprit las et morne et ta bouche
Fumante, de baisers charnellement pensifs?
Seul, sous l'œil caressant de ta lampe, débouche
Les bouteilles, pâmé sous ta lampe, débouche
Les cachots odorants des vertiges lascifs.

Bois le rhum, où, brûlés du soleil des tropiques,
Le sucre, la cannelle et la muscade en fleur
Parfument la chair brune et les yeux prophétiques,
Les yeux voluptueux, ivres et prophétiques
Et les reins enfantins des femmes de couleur.

Bois le kirsch, turbulent comme l'eau des cascades
Baignant de jeunes pieds sous les fraîcheurs des bois;
— Le marasquin musqué de fards et de pommades
Que sucent, d'une bouche où luisent les pommades,
Celles qui trônent dans l'or des lupanars. Bois

L'hypocrite kummel, glace et flamme, équivoque
Hékla, rose volcan moqueur, masqué de gel,
Dont le feu boréal comme une aurore évoque
Des roses sous la neige, ô des roses... évoque
Des femmes d'Orient sous un ciel d'Arkhangel.

Pour son ivresse verte aux lacis de liane
Bois l'absinthe éployant des forêts et des mers,
— Les sauvages forêts où danse Viviane,
Où Merlin dort aux pieds charmeurs de Viviane,
Sous la verdure rauque au bord des flots amers.

Alors, les yeux troublés de visions naissantes,
Couché sur le lit calme où tu vas t'assoupir,
Regarde se dissoudre en ombres pâlissantes,
Plus fluides toujours, toujours plus pâlissantes,
Toute chose ambiante — et les songes surgir.

Regarde : parmi les vapeurs mauves s'élève
Aux rayons parfumés d'un beau ciel musical
Un cirque de glaciers, dont les cimes de rêve
Autour d'un lac d'azur, où leur image rêve,
Enclosent de leur neige un vallon tropical.

Des palmiers, des figuiers, des manguiers, en girandes,
Abritent fraîchement des herbages fleuris ;
Dans les flots d'herbe en fleurs, des femmes, par guirlandes,
Baignent leurs chairs de lys en vivantes guirlandes
Sous les joyaux furtifs d'un vol de colibris.

Et, cascade de chair, du haut des pics de glace
Tombe un fleuve ébloui de blanches nudités ;
Chaque corps suit un corps qui l'embrasse et l'enlace :
A l'ondine qui passe une ondine s'enlace
Et roule en un torrent de rieuses beautés.

Les bras ceignent des bras, et des reins, et des cuisses.
Écume vaporeuse où glissent des éclairs,
Les cheveux lumineux flottent sur les chairs lisses.
Et, du haut des sommets brillants des glaces lisses
Tombent, tombent sans fin de nouveaux flots de chair.

Presse en tes bras ces corps de rêve ! Goutte à goutte
Savoure chaque ardeur de ce vin boréal.
Dans la paix de ton lit neigeux et vierge, goûte
L'ivresse de la chair en ta chair seule, goûte
Le monstrueux plaisir de souiller l'Idéal.

JETTATURA

Quelle ténébreuse puissance
A, de ses monstrueuses mains,
Sacré ma chétive naissance
Pour de redoutables destins?

Je sais qu'un astre satanique
A versé des sinistres cieux
Sa malfaisance tyrannique
Dans l'azur naissant de mes yeux.

Sa protection infaillible
Me revêt d'un pouvoir fatal
Dont l'effet, certain et terrible,
M'a créé ministre du mal.

Dans le secret de ma pensée,
Dans le silence de mon cœur
Qu'un jour ma volonté blessée
Tout bas forme un souhait vengeur,

Sans répit l'arrêt s'exécute :
Le Deuil, la Ruine et la Mort
Mènent sûrement à leur chute
Le plus superbe et le plus fort.

O ma pernicieuse étoile,
Funeste jeteuse de sorts,
Ta flamme froide me dévoile
Le mystère de mes remords ;

Et seul je sais quelles victimes
Frappa mon tribunal secret
Et quels désastres et quels crimes
Font mon incurable regret.

Puissé-je par ma patience
Anéantir tes tristes dons
Et sur l'injure et sur l'offense
Verser la paix de mes pardons.

LE TE DEUM DU PAUVRE

Nous vous louons, Seigneur, nous vous glorifions,
　　　　O Sabaoth, dieu des armées,
Nous, les pauvres, de qui le nom est : légions,
　　　　Sombres légions affamées !

Aux riches vous donnez les précieux métaux,
　　　　Les femmes, les joyaux, les fêtes
Dans les parcs merveilleux et les divins châteaux
　　　　Où chantent d'élégants poètes,

Les vierges au cœur pâle et toujours noble et pur
　　　　Grâce aux gouvernantes suaves,
Les jeunes gens hardis et savants, au bras dur,
　　　　Dressés à la traque aux esclaves,

Les princes, les sénats, les troupeaux d'habits noirs
    Et les tribunaux à tout faire,
Les évêques, dorés comme leurs ostensoirs,
    Adorant César aurifère,

Les fusils, les canons, les bataillons sacrés
    Montant la garde autour des banques,
Enfin, les fous hurleurs, démagogues jurés,
    Jouant le peuple en saltimbanques.

Vous nous donnez (béni soit votre nom divin!)
    L'horrible détresse sans aide,
La faim sans aliment, la faiblesse sans vin,
    Le feu des fièvres sans remède,

Les cris de mort au fond des berceaux innocents,
    Les pleurs des femmes accouchées
Et les délits honteux de nos adolescents
    Et de nos filles débauchées!

Vous qui nous octroyez les prostitutions
    Et les déshonneurs et les lèpres,
Seigneur, Dieu des bontés et des compassions,
    Depuis matines jusqu'à vêpres

Nous vous adorons, nous célébrons à genoux
Votre sainte munificence;
Vos dons miraculeux sont bienfaisants et doux,
La peste même vous encense.

Que tes séraphins blonds parfument avec soin
D'oliban, d'encens et de myrrhe
Nos prières, de peur qu'elles sentent le foin
Du grabat où l'infirme expire,

La débauche écœurante et les fades graillons
Dans les gamelles refroidies,
L'âcreté du trois-six, le fumet des haillons,
La puanteur des maladies

En commun, les relents du sommeil à plusieurs
Dans les mansardes trop étroites,
Et l'odeur de l'usine où les noirs travailleurs
Vont faire broyer leurs chairs moites !

O Dieu juste, Dieu bon, Dieu sage, Dieu puissant,
Père, ta bonté nous écrase.
Mange, voici nos chairs ! Bois, voilà notre sang !
N'entends-tu pas nos cris d'extase?

Perce de clous sanglants nos pieds nus et nos mains!
Couronne d'épines nos têtes!
Nous prions, nous chantons, nos cœurs saignants sont
De tes gloires et de tes fêtes! [pleins

— Tels, du fond des douleurs, hurlent au ciel profond
Ces chœurs qui font pleurer les anges.
O Christ, pardonne-leur! Sans savoir ce qu'ils font,
Les pauvres chantent tes louanges.

L'ARTISTE MAUDIT

Dans le plus dur métal je creuse mon image
Où je grave à jamais ma sombre volonté,
Pour qu'à travers le temps au monde épouvanté
Elle porte un horrible et mortel témoignage.

Ceux qui contempleront ce lugubre visage
Clamant les coups reçus, l'idéal insulté,
La bonté bafouée et l'amour souffleté,
Sentiront dans leur chair s'imprimer mon ouvrage.

Plus de pardon! Justice! Il est temps de punir!
L'art est un dieu vivant qui venge ses prophètes :
Je ferai choir vos fils à défaut de vos têtes!

Ils souffriront les maux que l'on m'a fait souffrir;
Car, expert dans mon art et savant en magie,
Je frapperai les cœurs à ma morne effigie.

UNE VENGEANCE

Femme au cœur poignardé d'une secrète offense,
Tes fiers et frêles doigts orgueilleux de vengeance
Ont, pendant son sommeil, lié ton amant nu
Aux colonnes d'argent de son lit méconnu ;
Et sous ses yeux brûlés du vitriol des larmes,
Qui fixaient, noirs d'horreur, un pêle-mêle d'armes,
De linges et de fleurs sur les meubles brisés,
En ces draps, chauds encore de ses derniers baisers,
Tu t'es prostituée à des soldats ; mais, soûle
Des hoquets orageux qui, soulevant la houle
De tes flancs sous leurs flancs jeunes et souverains,
Près de ses reins jaloux tordaient, pâmaient vos reins,
Quelle pensée a, comme un hideux diadème
D'épines, déchiré ton front, quand le troisième,
Sa blonde chair à peine assouvie, abreuvé
De ta cruauté jusqu'à la lie, a levé
Vers ton martyr ses doux yeux de chienne battue,
Plaintif, et murmurant : « Veux-tu que je la tue ? »

L'HABITUDE

Chez moi quand s'est-elle introduite,
L'Habitude au pas solennel,
Qui règle à présent ma conduite
Et m'impose son rituel?

Ce fut comme une humble servante
Que je la pris dans ma maison :
Mégère sournoise et savante,
Elle en a chassé ma raison.

Son effroyable tyrannie
A séquestré ma liberté
Et change en honteuse manie
Tout ce qui fut ma volonté.

Elle me conduit par l'oreille
Au café traditionnel
Et choisit pour moi la bouteille
De rhum, d'absinthe ou de kummel.

Elle me ramène à la couche
Où, par d'identiques baisers,
Une quotidienne bouche
Tourmente en vain mes nerfs usés.

Chaque rose de ma pensée
Dans les ronces de mon travail
Sous son poing dur tombe cassée :
Mes vers ne sont que son bétail.

Vouée à la morne atrophie,
Ma cervelle est un polypier
Qui, fleur à fleur, se pétrifie
Sous l'eau lourde de son vivier.

Et dans la ville où je m'échine
A vivre, à dormir, à manger,
Je ne suis plus qu'une machine
Aux mains d'un pouvoir étranger.

PRINCES

Par les prés pâles et languides
Bleuis de livides colchiques,
Adolescents mélancoliques
Nous enlaçons nos chairs morbides.

Bras assoupis, bouches torpides,
Langueurs des caresses mystiques,
Nos douces têtes extatiques
S'épuisent en baisers perfides.

Des opales aux frêles doigts !
Et sur les lèvres et leurs fièvres
Les améthystes d'autres lèvres !

Mais sur nos fronts d'enfants de rois
De lourds lauriers crépusculaires
Pleurent les gloires séculaires.

AUX ENFERS

La curiosité m'a conduit dans l'Enfer,
Où le Dante eut pour guide un sublime fantôme ;
Aveugle et seul, au fond du ténébreux royaume,
Je traîne éperdument mes pieds chaussés de fer.

Tour à tour, je subis les monstrueux supplices
Qui font dans les douleurs hurler l'éternité;
Je pourrais fuir ; mais une étrange volupté
M'enchaîne tristement au roi des maléfices.

J'ai laissé tout espoir au seuil du porche obscur ;
Mes yeux ont oublié la douceur de l'azur
Où le soleil s'élance en cueillant les étoiles.

Des feux noirs et fumeux me consument les moelles.
Ah ! pourrais-je sortir de ces hideux séjours
Comme Dante, en rampant sur Satan, à rebours ?

FATUM

Aimerons-nous toujours ce qui nous fait souffrir,
Les cœurs capricieux, les candeurs éternelles
Et l'alcool meurtrier des amours criminelles?
— Nous adorons les dieux parce qu'ils font mourir.

Ta beauté me torture et je ne puis te fuir,
Ange mystérieux des hontes fraternelles,
Sombre et terrible fleur des ténèbres charnelles,
Morne comme une plaie impossible à guérir.

J'attire les serpents dont je crains la morsure;
Je rampe dans les puits où me guette la peur;
J'aiguise les couteaux qui perceront mon cœur.

Ah! j'ai reçu la vie ainsi qu'une blessure
Dont les lèvres jamais ne se doivent fermer
Et je hurle à la mort lorsque je veux aimer.

HALLUCINATION

Quelqu'un a dévissé le sommet de ma tête;
Mon cerveau rouge luit comme une horrible bête.

Sac vineux d'une pieuvre énorme, il s'arrondit,
Il palpite, il s'agite et tout à coup bondit.

Traînant de longs filets de nerfs tentaculaires,
Il nage, peuplant l'air de suçoirs circulaires,

Il nage éperdument, menaçant, triomphant,
Dans les lieux fréquentés par la femme et l'enfant.

Ses lourds et sombres yeux, tout de braise et de soie,
Brillent hideusement lorsque passe une proie.

Malheur aux jeunes fronts fiers, rêveurs et pensifs :
La bête les enlace en ses nœuds convulsifs.

Elle a faim de la pulpe où saignent les idées
Et son bec dur se plaît aux têtes bien vidées.

Elle dévore tout : rêves, craintes, désirs,
La neige des vertus et le feu des plaisirs.

Et, le repas fini, la monstrueuse bête
Rentre, pour digérer et dormir, dans ma tête.

ANATHÈME

Dans le caveau tendu de noir
Les flammes du réchaud consument
Les funèbres parfums qui fument
Devant le haut et noir miroir.

Malheur à celui dont l'offense
A mérité le châtiment!
Voici qu'irrévocablement
Ma voix prononce la sentence.

Rouet divin du Devenir,
Qui formes et transformes l'être
Aux pieds de l'éternel Peut-Être
Qui crée en rêvant l'avenir,

Forces qui pétrissez les mondes,
Nombres dont le rythme fatal
De l'immense océan vital
Pousse les ondes sur les ondes,

Que tout ce qui doit être soit
Et que le destin s'accomplisse !
Que de la faute la justice
Jaillisse comme un glaive droit !

Que les fleurs noires de l'abîme
S'épanouissent dans la nuit !
Loin du pardon, qui tremble et fuit,
Que le crime suive le crime !

Qu'on fasse encore ce qu'on a fait !
Traître, trahis ! Meurtrier, tue !
Que le forfait se perpétue !
Qu'il soit la cause et soit l'effet !

Qu'ainsi les coupables eux-mêmes
Sur leur front maudit par les dieux
Des quatre coins des vastes cieux
Attirent les foudres suprêmes !

— Dans le caveau tendu de noir
Les flammes du réchaud consument
Les funèbres parfums qui fument
Devant le haut et noir miroir.

LE PRESSOIR

Ma vigne au raisin noir mûrit sur une roche
Où les soleils salés et le vent de la mer
Cuisent, afin d'élire un vin seul sans reproche,
Ses beaux fruits monstrueux gonflés d'un suc amer.

Grain à grain j'ai cueilli maintes grappes farouches
Au jus essentiel, couleur d'encre et de soir,
Que j'écrase, à genoux, pour de royales bouches,
Méticuleux et lent, dans mon puissant pressoir.

Hélas! de tous côtés les gouttes précieuses
Jaillissent et voilà que d'avides voleurs,
Les captivant dans leurs bouteilles spécieuses,
Les étendent d'eau claire et de lâches pâleurs.

Puis ils vont débiter à la foule stupide,
Qui pense se saouler du sang frais du soleil,
Ce clairet coloré d'un reflet insipide
Comme un vin de velours flamboyant et vermeil,

Tandis qu'obscurément, en ses flacons funèbres,
Au fond du caveau froid, méphitique et nitreux,
Sommeille dans l'effroi la liqueur des ténèbres,
— O future vigueur des cerveaux dangereux !

NARCISSE

Dans la chambre moelleuse, et peluche et plume,
Où rêve une blancheur d'hermine et de cygne,
Où mainte opale luit comme un œil qui cligne,
Où dans l'ouate maint diamant s'allume,

Au parfum vierge et fort des jacinthes blanches
Et des narcisses fiers mourant dans les vases,
Près du lit orphelin de chairs et d'extases,
Dont la nacre appelait la nacre des hanches,

Devant la glace haute et sans autre cadre
Que les torrents glacés des rideaux de soie,
— Tel un bassin limpide où nul flot n'ondoie
Mais qu'un jeu de reflets verts et roses madre, —

Un frêle adolescent, nu, seize ans à peine,
Longs cheveux d'or bouclés, visage adorable,
Bouche aux ailes de feu frôlant l'impalpable,
Contemple sa beauté candide et sereine.

De ses grands yeux d'azur baignés de lumière
Il regarde sans fin sa douce poitrine
Comme un lys enivré de sa chair divine
Que pâme une clarté tiède et printanière.

Ah! quel voluptueux, quel ardent sourire
Si désespérément soudain se résigne
Et frémit tout le long de ce corps de cygne,
Comme un baiser sans but lentement expire!

Aime-toi, cher enfant, aime-toi toi-même,
Toi pour qui maint désir languit et s'épuise,
Toi pour qui maint cœur jeune et tendre se brise;
Aime-toi! Ton amour est l'amour suprême.

Aime-toi! Quelle chair vaut ta chair? Quel être
Est digne de baiser tes beaux pieds d'aurore?
La beauté surhumaine en toi seul s'adore
Et seul ton rêve aimant peut être son prêtre.

LE DIEU NOIR

Par des chemins obscurs hantés des mauvais anges,
Par des ravins sans nom, pleins de formes étranges,
Par des mers sans soleil, où, sur le flot bavant
Et les glaçons noyés, erre aveugle le vent,
Par des rochers crevés de nocturnes abîmes,
Par d'horribles forêts où de toutes les cimes
Dans l'ombre informe il pleut du sang, — je suis allé
Vers le pays maudit où j'étais appelé.

Là, des monts ténébreux, vacillant sous la brume,
S'écroulent pesamment dans des lacs de bitume
Dont les flots lents et lourds se soulèvent sans bruit.
De longs vols de corbeaux font la nuit dans la nuit,
Invisible chaos, tumulte d'ailes noires,
Rayant l'obscurité de leurs sinistres moires ;
Puis, de froides clartés, venant on ne sait d'où,
Font naître un jour de deuil, pâle, malade et mou...
Et le Temple géant, tout d'onyx et d'ébène,
Sur ses noirs escaliers attend la foule humaine.

Là règne, au fond de l'ombre, un dieu lugubre et noir.
Sur sa face féroce erre le désespoir.
On l'appelle Pensée. Et, pour calmer ses fièvres,
De cerveaux tout saignants l'on humecte ses lèvres,
Mais le sang coule en vain sur son ventre allouvi :
Le monstre aux dents de feu n'est jamais assouvi.

Hélas! qui nous dira combien de nobles têtes
Ont servi de pâture en ces horribles fêtes
Et combien de chercheurs, de penseurs, de rêveurs
Viendront encore nourrir ces tragiques fureurs ?

Cependant agonise au milieu d'une arène,
Cloué sur une croix lumineuse et sereine,
L'homme vêtu de blanc que le monde entendit
S'écrier : « Bienheureux sont les pauvres d'esprit! »

Et, de son temple noir, le dieu noir, sans l'entendre,
Contemple le martyr qu'il ne veut pas comprendre.

REGRET

Reniant la clarté du dogme sidéral,
J'ai plongé, plein d'effroi, dans la mer des ténèbres,
Nageur désespéré, jouet des eaux funèbres,
Qu'une implacable nuit prive de tout fanal.

J'ai souhaité le Bien, je n'ai fait que le Mal.
J'ai douté, j'ai cherché, j'ai scruté les algèbres;
Je connais le secret des énigmes célèbres
Et je touche le fond de l'abîme infernal.

Il ne me reste rien. Savoir, vertu, qu'importe?
Que me fait tout cela, puisque mon âme est morte
Et qu'en mon sein glacé bat un cœur impuissant?

Ah! bienheureux ceux-là qui peuvent encore dire,
Espérant malgré tout dans les pleurs et le sang :
« Je ne crois plus à rien, mais j'ai soif du martyre! »

VOCATION

Il avait entendu le temple épouvanté
Retentir jusqu'au fond des abîmes funèbres
Et redire en l'horreur des tombales ténèbres :
« Homme, que feras-tu de ta divinité? »

Le doux sage, le frêle et pur enfant-prophète,
Les mains jointes, descend par les chemins fleuris
Vers les villes, laissant sur ses beaux pieds meurtris
Flotter les longs baisers de sa robe de fête.

Ses yeux clairs, où sourit la bonté du matin,
Attirent tout le ciel dans leur azur candide,
Et sa bouche aux langueurs de large rose humide
Fait pâmer les fraîcheurs du Désir incertain.

Emblème virginal, de neigeuses jacinthes,
Des lys miraculeux, des narcisses troublants,
Des tubéreuses et de lourds daturas blancs
S'échappent de ses mains enfantines et saintes.

Quand son geste bénit, on peut voir à son cou
Palpiter une opale en flamme qui succombe ;
Alors dans la lumière une blanche colombe
Rayonne et vient baiser le magique bijou.

Doux prince du printemps, il a vu tous les êtres
Jouer, rire et chanter au milieu des douleurs ;
Mais les rires, les chants et les jeux sont les fleurs
Trompeuses de la mort ; tous les bonheurs sont traîtres.

L'univers n'est-il pas un immense martyr,
Que sans trêve secoue et torture la vie ?
Naître, mourir, renaître, éternelle agonie !
Lutter, aimer, penser, tout cela c'est souffrir.

Un redoutable aimant attire à l'existence
Tous les êtres, les leurre et les garde captifs.
L'enfant sacré connaît les mirages lascifs
Qui font désirer vivre et cachent la souffrance.

O bûcher dont nos chairs sont les vivants charbons,
Terre, où le plaisir ment, où les douleurs sont vraies,
Tu n'es qu'un hôpital de cancers et de plaies
Où sans cesse les morts font place aux moribonds !

La mort refait la vie et nous sommes la proie
De l'éternel retour pour l'éternel départ.
Un suaire sanglant, voilà notre étendard !
Des cercueils pleins de vers, voilà nos lits de joie !

Mais il vient, le Sauveur qui doit vaincre le Sort !
Du mal de l'existence il délivre les âmes,
O divin Guérisseur, verse-nous les dictames
De tes blancs daturas vierges comme la mort !

Marche vers l'amoureux qu'enlacent les chairs folles,
Vers l'avare accroupi sur son vil monceau d'or,
Vers la femme qui pleure et vers l'enfant qui dort,
Vers le poète plein d'inutiles paroles,

Va vers l'homme sans cœur, va vers l'homme sans foi,
Viens vers nous et souris de ton sourire tendre.
Dis-nous que tout nous trompe, hélas ! et fais entendre
La Loi sainte, dis-nous à tous : « Voici la Loi !

« Sache tuer en toi la volonté de vivre ;
« Aime sans désirer ; supporte sans souffrir ;
« Libre de tout espoir, toujours prêt à mourir,
« Va, consolé console et délivré délivre ! »

Nous t'écoutons ! Nous te croyons ! nous te suivons !
N'es-tu pas la lumière éternelle du monde ?
Ah ! Parle ! Sauve-nous ! Et laisse dans l'immonde
Cloaque où, malgré nous, encore nous vivons,

Sur leurs grabats d'ordure et leurs couches de soie
Hennir les cœurs lascifs, hurler les cœurs haineux,
Criant : « Maudit soit-il, l'ennemi de nos dieux !
« Qu'a sauvé ce Sauveur ? Il a tué la joie ! »

— Et voici qu'on entend le Temple épouvanté
Retentir jusqu'au fond des abîmes funèbres
Et redire en l'horreur des tombales ténèbres :
« Homme, que feras-tu de ta Divinité ? »

HIVER

Quel supplice oublié de nouveau me réclame?
Quelle jeune chaleur fond les anciens glaçons?
J'entends, j'entends au loin les antiques chansons
Et je te reconnais aussi, terrible flamme!

Les baisers d'autrefois m'ont empoisonné l'âme.
Des plaisirs défendus redoutables rançons,
Mes souvenirs amers sont gonflés de soupçons.
J'ai le cœur à jamais traversé d'une lame.

Comment croirais-je encore à l'amour simple et pur?
Ma foi d'enfant est morte. Au fond d'un puits obscur
Les vieilles trahisons lâchement l'ont noyée.

O toi qui viens trop tard, ô douce fleur d'hiver,
Tu te dessécheras sur la cendre broyée
Où ce qui fut l'amour me ronge comme un ver!

LA CHIMÈRE

Nulle herbe sur le sol ; nul oiseau dans le ciel ;
Entre les rouges rocs de la gorge terrible
Où souffle, âcre et brûlant un simoun éternel,
Seul, le sable en feu coule ainsi qu'un fleuve horrible.

La flamme du soleil a calciné l'azur.
L'air est tout poudroyant de cendre et de poussière.
Mais la roche écarlate est comme un corail dur
Qui sur ses flancs polis fait saigner la lumière.

Sous les blocs sombres s'ouvre un gouffre ténébreux,
Porche noir des flots noirs de la nuit souterraine;
Des rugissements sourds et des chants amoureux
Y font naître et mourir une rumeur lointaine.

C'est là qu'aux soirs maudits appelé par l'enfer,
Je vais, dans la terreur des tortueux abîmes,
Abreuver de mon sang et nourrir de ma chair
L'épouvantable monstre enfanté par mes crimes.

Le corps squammeux entr'ouvre au fond de sa prison
Une âpre gueule rouge où mille dards phalliques
Mêlent hideusement leur bave et leur poison ;
Des yeux saignants il pleut des larmes faméliques.

Et tu n'es point venu de l'azur chaste et clair,
O purificateur des cavernes profondes,
Jeune homme éblouissant, lumière faite chair,
Beau saint Georges, tueur des chimères immondes !

L'AMOUR FOSSOYEUR

La joue en fruit comme une pêche,
Les bras rythmés comme les flots,
Le beau jeune homme arquant le dos
Dans le sol enfonce la bêche.

Salut, divin adolescent !
Sur ton épaule lisse et ronde
Roule ta chevelure blonde
En fleuve d'or éblouissant.

Elle ondule et baigne tes ailes
Pavoniennes, aux grands yeux fous,
Dans leurs battements lents et doux
Ouvrant des milliers de prunelles.

Puissant Erôs, dieu du Désir,
Ta chair fait frémir la lumière;
Et ta poitrine printanière,
Qui peut la baiser sans mourir?

Ton haleine ébranle les mondes,
Tes yeux, qu'aimante le soleil,
Suscitent l'avenir vermeil
Du sein des caresses fécondes.

O fleur suprême de la chair,
Forme idéale de la vie,
C'est par toi que l'âme ravie
Pour prendre un corps quitte l'éther.

Et c'est aussi par ta puissance
Que les esprits inférieurs
Montent vers les mondes meilleurs
De délivrance en délivrance.

Pourquoi donc sur ta lèvre en feu
Ce cruel et triste sourire?
Sur tes pieds sacrés je vois luire
Tes larmes et ton sang de dieu.

La terre en est tout arrosée,
Et sous ta bêche, par moments,
Se brisent de blancs ossements
Croulant dans la fosse creusée.

L'Amour travaille pour la Mort.
En vain, sans repos, il engendre,
Dans la tombe tout doit descendre
Comme de la tombe tout sort.

Et jamais sous les cieux moroses
Ne cessent tes labeurs divers,
Ferment divin de l'univers,
O Siva couronné de roses !

GANYMÈDE

Comme le bel enfant marchait nu, rose et leste
Dans les champs violets et verts d'iris en fleurs,
Un aigle impétueux de la voûte céleste
Fond jusqu'à ses yeux bleus, qui se mouillent de pleurs.

Cher jeune homme, dit-il, tes chairs éblouissantes
Ont enflammé d'amour les Désirs dévorants.
Viens! je t'enlèverai dans mes serres puissantes!
Viens! je t'emporterai dans les cieux fulgurants!

Ne crains pas, doux ami, l'orage de mes ailes
Qu'habitent l'ouragan, la nuée et l'éclair;
Je t'élève au plus haut des sphères éternelles,
Où les dieux souriants rayonnent dans l'éther.

Au séjour lumineux des formes idéales
Assieds-toi, dieu nouveau, dans ta gloire exalté,
Et répands à jamais sur les âmes royales
Mon grand rêve éperdu d'amour et de beauté!

L'ÉGLISE

Me voilà dans l'église. Elle est énorme et sombre,
Toute rouge ; piliers, voûtes, dalles, vitraux,
Tout est rouge ; on dirait que je tâtonne à l'ombre
D'une immense forêt de monstrueux coraux.

O ténèbres ! ô nuit de pourpre ! ô nef immense !
Tout au fond, à l'autel, vacille un prêtre blanc.
Est-ce qu'une douleur saigne dans le silence?...
Personne. Tout est vide et muet et tremblant.

Une rumeur : des pleurs, des sanglots et des râles
S'élèvent lentement et formidablement...
Voici des hurlements horribles, par rafales...
Puis, la clameur s'éteint, longuement, sourdement...

Je frissonne!... On dirait que quelque chose bouge
Sur les sombres piliers et reluit en passant.
Y mettrai-je la main? Horreur! ma main est rouge!
Elle est toute mouillée! Elle est pleine de sang!

L'église est toute en viande et saigne à larges gouttes.
Le sang filtre partout, il coule en longs ruisseaux,
Vivant, rouge et fumant, du haut des rouges voûtes,
Le long des lourds piliers et des sombres vitraux.

L'église rouge, on l'a construite en chair humaine.
Elle saigne sans trêve et mêle au sang les pleurs.
Le sang ruisselle et monte; elle en est presque pleine;
Et l'orgue hurle l'hymne éternel des douleurs.

PRINTEMPS

Quand loin de la chair molle et des amours brutales
Les pardons du sommeil tombent sur mes yeux las,
Je rêve un odorant bosquet de blancs lilas,
Abritant vos baisers, tendresses virginales!

J'aime comme une fleur, j'aime comme un oiseau,
J'aime si doucement que l'amour s'en étonne;
Et les jeunes printemps viennent dans mon automne
Refléter leur beauté comme le ciel dans l'eau.

Des brises, des chansons, des parfums, des lumières!...
Mon âme vous salue, ô splendeurs printanières,
Suprême illusion de la félicité!

Ni passé ni futur : le présent nous convie!
Le mensonge divin chante la volupté
Et leurre en souriant l'Espérance ravie.

BOISSONS

A Gustave Stevens.

Sous la lampe, onduleux, parfumés, les flocons
Des havanes divins, fluides mousselines,
Flottent sur les flancs clairs des cruches cristallines,
Des carafes de grès et des sveltes flacons.

Sur sa tige fleurit maint verre de Venise,
Lys d'opale, cactus écarlate, iris bleu;
Maint alcool balsamique, où rit l'âme du feu,
Y mêle l'odeur fine à la saveur exquise.

C'est la fièvre et la mort que je bois, je le sais,
Pour mieux brûler mes nerfs d'une douleur nouvelle,
Pour extraire plus chaud le suc de ma cervelle,
Afin d'en faire un vin tel qu'on n'en but jamais,

Pour m'arracher du cœur quelques sanglots suprêmes
Et rythmer quelques vers dédiés au néant...
Qu'importe, puisqu'au fond du flacon souriant
L'Art, la Gloire et l'Amour chantent d'ardents poèmes?

Jaillis donc de l'étroit goulot, faste puissant
Des châteaux pavoisés et des salles royales,
Des piliers incrustés de perles et d'opales
Qu'enlacent les rameaux du corail rougissant,

Des meubles fabuleux chargés d'orfèvreries,
Des métaux ciselés et des cristaux fleuris,
Des tapis d'Orient tendus sur les lambris
Où les chimères d'or crachent des pierreries,

O rêve merveilleux de magiques palais,
De divans parfumés, de femmes lumineuses,
D'adolescents heureux de leurs chairs vigoureuses
Et de beaux enfants nus aux grands yeux violets!

Là, sur leur siège d'or, les divines Idées,
Que nimbe la splendeur de leur sérénité,
Majestueusement trônent dans leur beauté,
Vierges fières, que nul jamais n'a possédées,

Mais qui bercent pourtant d'un geste harmonieux,
Endormeur des soucis, des douleurs et des fièvres,
Mon cœur sur les rosiers enflammés de leurs lèvres,
Mon âme dans le ciel infini de leurs yeux!

FLEURS HUMAINES

Sur l'eau d'ébène et d'améthyste
Comme de larges nénufars,
Les yeux tournés vers le ciel triste,
Flottent des visages blafards.

Leurs tiges molles et charnues
Sortent, comme des serpents verts,
Du fond des vases inconnues
Où grouillent des monstres divers.

Têtes d'amour, têtes mystiques,
Têtes de rêve et de douleur,
Têtes sublimes et tragiques,
Têtes d'adolescence en fleur,

Toutes pâlissent et se meurent
Et, regardant le ciel sans fin,
Leurs yeux inconsolables pleurent
La fange où naquit leur destin.

ESTHÈTES

O peuples vieillissants ! nous mourons d'esthétique.
L'art supplante la vie en nos cœurs épuisés
Et nous ne trouvons plus dans l'ardeur des baisers
Que le rappel savant d'un rêve poétique.

L'air frais ne gonfle plus notre poitrine étique :
Il nous faut respirer des parfums composés
Et le stérile effort de nos cerveaux usés
Délire vaguement dans un brouillard mystique.

Tout, sentir et penser, est artificiel
Pour l'esprit affaibli qu'un mal essentiel
Frappe incurablement de dégénérescence.

Mais, sans même y songer, nous rampons à genoux
Aux rayons du grand art chauffant notre impuissance :
Il a vécu pour nous ! Il a rêvé pour nous !

L'AMOUR DANS LES RONCES

Par l'aride et brûlante arène,
Par les ronces et les rochers
Où saignent mes pieds écorchés,
L'adolescent divin m'entraîne.

Nu, souriant et lumineux
Sous l'aile de flamme qui frôle
La blancheur de sa molle épaule,
Au fond des buissons épineux

Par la main le cruel m'attire,
Sans pitié pour le dur martyre
Où je défaille dans les pleurs.

Quand donc trouverons-nous la couche
Où ma bouche parmi les fleurs
Cueillera la fleur de sa bouche?

LE MÉPRIS

Que douce est la douceur que donne un doux mépris!
Pour la faute et le crime il est plein d'indulgence;
Il dédaigne l'insulte et laisse la vengeance
Au cœur vulgaire atteint par les coups et les cris.

Ni crainte ni dégoût! Sur les plus vils débris,
Dans les plus fiers palais grouille une même engeance.
Il faut tout pardonner, puisque l'intelligence
Plaint en le méprisant le mal qu'elle a compris.

Mépris, divin mépris, tu peux sauver le monde!
Il ne sait ce qu'il fait! Répands sur lui ton onde,
O source de pitié, de grâce et de bonté!

Oui, l'Amour est ton frère et ta sœur est la Force;
Tu marches au martyre avec sérénité
Et les croix t'ont caché sous leur sanglante écorce.

LE BANQUET

De son vol membraneux aux rouges doigts phalliques,
En riant aux éclats de son rire brutal,
Satan m'a transporté dans les siècles antiques
Sur la terrasse d'un palais oriental.

Les clairs porphyres par colonnes colossales,
Sous les plafonds d'ébène incrusté de corail
Élèvent la splendeur despotique des salles
Où rutile un festin sur les tables d'émail.

Les femmes, les guerriers, les prêtres et les princes
Boivent les vins ardents où rit l'or du soleil,
Et les pages fluets, allongeant leurs bras minces,
Leur présentent les mets sur des plats de vermeil.

Moi, je me suis assis à la table royale
Où, vêtu de velours et couvert de bijoux,
Majestueusement préside, triste et pâle,
Un beau Christ orgueilleux aux profonds cheveux roux.

Sa main blanche parfois sur mon poignet se pose.
Par delà la terrasse et les jardins en fleurs,
Dans les parfums mourants flotte un horizon rose,
Qui reflète en nos yeux de sanglantes couleurs.

—Seigneur, sans voir mes yeux qui cherchent tes prunelles
Tu regardes au loin la terre et les longs flots
Des générations aux vagues éternelles,
Et ta religion faite de leurs sanglots.

Offrant au monde en pleurs ton mépris secourable,
Tu fis de la douleur un culte; désormais
La terre porte au flanc une plaie incurable
Et les hommes ne se consoleront jamais.

Ils ne connaîtront plus la force ni la vie;
Ils n'adoreront plus la joie et la beauté;
Et le sourire ami de la terre ravie
Ne les baignera plus de sa sérénité.

C'en est fait pour toujours des splendides statues
Montrant aux cœurs heureux l'homme divinisé;
Au bois sacré les voix des nymphes se sont tues
Et nul dieu ne naît plus du printemps épuisé.

La paix de la nature a fait place aux alarmes ;
Le plaisir a pour prix de sombres châtiments ;
La prière n'est plus qu'un long fleuve de larmes
Et les hymnes sont pleins d'affreux gémissements.

L'empyrée, où siégeaient, couronnés de lumière,
La jeunesse, l'amour et la gloire des dieux,
Réponds, qu'en as-tu fait ? Une infâme tanière
Où grouille un peuple infect d'esclaves et de gueux.

O Fils du charpentier, né triste et misérable
Parmi de vils bestiaux sur les puants fumiers,
Adoré par des rois au fond de votre étable,
Vous souvient-il encore de ceux que vous aimiez ?

C'étaient de pauvres gens couverts de pauvres loques,
Des mariniers poisseux, des ouvriers crasseux,
Des filles de plaisir aux vêtements baroques,
Des enfants du hasard, des voyous paresseux,

Des perclus, des lépreux, d'innombrables malades
Traînant vers vous leur corps mangé de mille maux,
Et des gamins chétifs, suivant vos promenades
Et jetant sous vos pas des fleurs et des rameaux.

Tout ce peuple, à la voix qui calmait sa souffrance,
Ceux qui peinaient, ceux qu'on brisait, ceux qui saignaient,
Conquérants enflammés d'amour et d'espérance,
Fondaient votre royaume, où par vous ils régnaient

Partout ils suscitaient des troupes affamées
D'esclaves déchaînés, décharnés et meurtris
Et partout où passaient ces sinistres armées
Il restait, sous le ciel, des croix sur des débris.

C'en était fait, sans nous c'en était fait du monde
Qu'allait envelopper la nuit sans lendemain :
Nous sommes descendus vers cette foule immonde
Et nous vous avons pris doucement par la main.

Nous, les poètes, nous, les guerriers et les prêtres,
Nous vous avons conduit dans ce palais doré;
Et ceux que l'univers reconnaît pour ses maîtres
Vous ont donné le sceptre et le manteau pourpré.

Dans vos cheveux ardents brûlent les pierreries,
A votre cou neigeux pendent les colliers lourds
Et dans les plis mouvants de vos robes fleuries
Des fleuves de rubis coulent sur les velours.

Autour de vous flamboie une forêt d'épées ;
Les évêques, les rois, le pape et l'empereur
Font rouler à vos pieds mille têtes coupées
Afin d'assurer l'ordre et de vaincre l'erreur.

Nous voici treize à table, ivres, gorgés de viande,
Divinisant César sous le ciel insulté,
Et des femmes de joie aux belles chairs friandes
Couronnent tous nos sens de fleurs de volupté.

O Fils du charpentier, que vous faut-il encore?
Que cherche à l'horizon votre œil triste et songeur?
Pourquoi ces fleurs de sang qu'hélas! je vois éclore
Sous la couronne d'or et là, sur votre cœur?

Pourquoi vous levez-vous? Le sang rouge ruisselle.
Le sang sort de vos pieds! Le sang sort de vos mains!
Seigneur, que faites-vous?... La nuit tombe. Une frêle
Lueur flotte, là-bas, dans les obscurs chemins...

Vers les pauvres grouillant dans leur noir marécage
Un pauvre est descendu. Voyez-vous, voyez-vous,
Vous tous, dans l'ombre lourde où gronde un sourd orage,
Le Fils du charpentier qui s'éloigne de nous?

LE MORIBOND

Assez de pleurs! Assez de cris! Cessez de feindre!
Vous appelez ma mort! Ne vous récriez pas :
Vous êtes fatigués d'attendre mon trépas.
Partez! J'ai vécu seul, seul je saurai m'éteindre.

Vous avez beau m'aimer, me soigner et me plaindre,
Votre sang jeune et chaud fuit mon vieux sang glacé;
Vos délicates mains, où l'horreur a passé,
Semblent prier mes mains de ne pas les étreindre.

Vos yeux, épris de vie et de lumière, ont peur
De mes yeux mous, creusés par l'ange fossoyeur,
Et vos lèvres, ô fleurs des naissances futures,

Qu'enflent les baisers frais et le suc du Désir,
Se fanent sur ma bouche où la Mort fait gémir
Le souffle méphitique et froid des sépultures.

LE SCULPTEUR

Sculpteur bizarre, qui dédaigne
La cire, le marbre et l'airain,
Au fond de l'atelier chagrin
Je pétris de la chair qui saigne.

Dans les palais aux lits discrets,
Dans les mansardes, dans les bouges,
Dans les taudis aux rideaux rouges,
Dans les sinistres lazarets,

Des ongles de mes mains félines
Aidés de l'acier des couteaux,
Des bistouris et des ciseaux,
Je vais, crochetant les poitrines,

Coupant, fendant, creusant les chairs
Avec des hâtes convulsives
Et les repliant toutes vives
Comme deux volets large ouverts,

Et j'arrache en criant de joie,
Rouges, fumants et bondissants,
Les cœurs vierges, les cœurs puissants,
Les cœurs d'amour, les cœurs de proie.

Et de tous ces cœurs comprimés
Je construis mes sombres statues,
Dressant leurs forces éperdues
En gestes cruels ou pâmés.

Les mains qui les ont caressées
Sont pleines d'un sang rouge et frais
Charriant des instincts secrets,
Des volontés et des pensées.

MESSE D'ORGUEIL

Les stupides viveurs, l'imbécile vulgaire,
Les cœurs toujours vaincus par les tentations
Répandent sur la table ou boivent à plein verre
Le vin grossier de leurs banales passions.

Comme un prêtre à l'autel, séparé de la foule,
Seul dans la solitude effrayante du chœur,
Dans la musique sainte et dans l'encens qui roule
Un torrent de parfums où défaille le cœur,

Tandis que dans la nef tout un peuple en prière
Attend en frémissant l'holocauste sanglant,
En mes vêtements blancs ruisselants de lumière.
De mes mains où flamboie un calice aveuglant,

J'élève vers le ciel le vin de mes souffrances,
Le sang divin de ma divine passion,
J'élève en frissonnant sur les foules immenses
Mon cœur qui se déchire en son oblation.

Peuple, prosterne-toi ! C'est l'heure où Dieu se crée.
Ferme les yeux de peur de voir l'Esprit de feu !
Ma bouche a prononcé la parole sacrée
Et voici que mon sang et ma chair se font Dieu.

Et tandis que le monde épouvanté devine
Un mystère effrayant qui glace tous les cœurs,
Seul je mange ma chair de victime divine
Et seul je bois le sang de mes vastes douleurs.

JOUVENCE

« Peux-tu rassasier mon âme inassouvie?
« Peux-tu rendre la flamme aux cendres de mon cœur?
« O toi, mon dernier rêve et ma suprême ardeur,
« J'ai suspendu ma vie au charme de ta vie.

« Envolez-vous, baisers de sa bouche ravie!
« Élancez-vous, rayons de son regard vainqueur!
« Que ton doux règne arrive, ô prince du bonheur!
« La joie est ton esclave et la beauté t'envie! »

Ainsi parle Psyché, qui retrouve au détour
Des chemins douloureux l'adolescent Amour
Assis en souriant sur le bord d'un abîme.

Ah! goûter dans tes bras l'espérance et la foi!
Ah! voir dans ma nuit naître une aurore sublime,
Ah! sentir sur mon cœur battre un cœur plein de moi!

LA CHANSON DES FORGES

Je vous entends, clameurs redoutables ! ô forges,
Feux rouges allumés dans les pays chenus,
Vous grondez sourdement, pareilles à des gorges
Que gonflent des jurons à demi retenus.

Quand l'homme aveugle et fou croit dompter la matière,
Dans vos gueules de feu les malédictions
Roulent sinistrement comme un lointain tonnerre.
Vous dites : Nous forgeons sans répit, nous forgeons,

Nous forgeons pour tes pieds le boulet et l'entrave,
Stupide humanité ! Nous forgeons les anneaux
Des chaînes qui te font à jamais notre esclave.
Va, travaille, halète, allume les fourneaux,

Consume le charbon, fais ruisseler la fonte
Sur le sable fumant, bats, écrase le fer,
Trempe des sabres, fonds des canons, blinde et ponte
Les vaisseaux cuirassés qui mitraillent la mer,

Va, martèle, martèle et construis sans relâche
Les machines, qui mieux que les anciens donjons
Asservissent le peuple et le font pauvre et lâche...
Stupide humanité, nous forgeons, nous forgeons

Le travail monstrueux avec la maladie,
Nous forgeons la chlorose et l'abrutissement
Et la haine et le meurtre et le rouge incendie
Et l'émeute sanglante et le lourd châtiment.

Nous forgeons le destin de ta décrépitude;
Nous broierons tes enfants sous nos pilons de fer,
En crachant vers le ciel tout tremblant d'hébétude
La suie et le charbon de notre affreux enfer!

Vois! Dans l'azur souillé nos hautes cheminées,
Hampes des noirs drapeaux qui proclament ton sort,
Déroulent sur l'horreur des landes calcinées
Leurs étendards de deuil, d'esclavage et de mort!

AUTREFOIS

J'ai respiré l'amour comme un bouquet de fleurs,
Dont les parfums légers et les fraîches couleurs
Faisaient voltiger mes baisers, ivres de joie,
Tels que des papillons de velours et de soie.

J'ai savouré l'amour comme un fruit succulent,
Qui fondrait dans la bouche, exquis, discret et lent.

O coupes de saphir où mousse la lumière,
Les yeux bleus m'ont versé l'ivresse printanière !
O coupes de rubis où bouillonne le sang,
Les bouches m'ont versé leur vertige puissant !...

— Tombez sur le passé, brumes de la mémoire !
Puis, enveloppe-moi, nuit profonde, nuit noire,
Dans les plis désormais inertes du linceul
Où je vais m'endormir froid, immobile et seul.

CHARITÉ

En se signant très bas, ils disent : « Va, bamboche,
Moque-toi du Père et du Fils,
Au fond des mauvais lieux porte à Dieu cent défis
Dans le blasphème et la débauche,

Au nez de nos vertus chante et ris tout le jour,
Tapage, raille, fais des dupes,
Vide les larges brocs et chiffonne les jupes :
Nous rirons bien à notre tour

Lorsque nous te verrons, tout nu, parmi les flammes,
Rôtir, une broche à travers
Ce ventre, où grouillera, comme un paquet de vers,
Un peuple de démons infâmes !

De noirs Satans broieront tes membres dans leur groin ;
Ils tremperont dans tes prunelles
Leurs ongles phosphoreux ; et leurs dents éternelles
Mâcheront ta langue avec soin.

Crie, alors ! Pleure ! Hurle ! Éventés par les anges,
Nous chanterons avec les saints :
« Bénis sois-tu, Seigneur, dans tes justes desseins !
« Les cieux sont pleins de tes louanges.

« Ton équité punit l'immonde criminel
« Avec une force admirable
« Et ta gloire apparaît quand on voit le coupable
« Brûler dans l'abîme éternel. »

— Ainsi fleurit au cœur de ton peuple féroce,
O Christ, ta sainte charité !
Saigne, saigne ! Ton sang remplit l'éternité
Sans étancher leur soif atroce.

ROSES SAINTES

Larges roses du soir, fleurs saignantes des ombres,
Mes souvenirs et mes désirs et mes remords
Font un épais buisson fleuri de roses sombres,
Rouges comme l'amour et comme le remords.

Dans le silence ému du jardin de silence
Où le rosier nocturne exhale ses parfums,
Les roses de mon cœur, rouvrant leur cœur immense,
Répandent dans la nuit leur sang et leurs parfums.

Lentement, longuement, mon regard triste plonge
Dans leur pourpre meurtrie, afin de contempler
Les songes d'autrefois au fond des fleurs de songe
Que mon cœur douloureux se meurt de contempler.

O fleurs, rouges jadis des plus rouges tortures,
— Lèvres, fièvres et feux de torches dans la nuit, —
Pareilles, maintenant, à des bouches obscures
Dont les derniers baisers s'effeuillent dans la nuit.

Le rosier ténébreux lève ses fleurs géantes
Où bouillonne le sang des royales douleurs
Et de ce lourd bouquet de blessures béantes
Jaillit soudain un corps lumineux de douleurs.

Neige avec un vin rose étrangement pétrie,
Lys qu'une aurore a teint de ses baisers vermeils,
Sa chair vierge, d'amour et de grâce fleurie,
Dans ses pieds et ses mains ouvre des trous vermeils.

Et le front, le front clair, percé de mille épines,
Que les ronces de pourpre ont couronné de sang,
Fleurit comme un buisson fou de roses divines,
Goutte à goutte effeuillant leurs pétales de sang.

Sous le ciel indulgent la chair luit, le sang coule !
Aimons ! Pleurons ! Prions ! Sous la chair j'ai vu Dieu.
Mes désirs, mes remords, mes souvenirs en foule
Se meurent sous les pieds rédempteurs de mon Dieu.

HYMNE

Mon passé, je le vois dans tes yeux souriants,
Dans ta bouche de rose où l'amour rit d'éclore,
Dans ta joue aux fraîcheurs d'aurore
Et dans tes blonds cheveux où voltigent encore
Mille essaims de baisers friands.

Mon passé t'asseyait souvent sur ses genoux,
Riait à ton cher rire et demandait tes lèvres.
Nos chants, nos rêves et nos fièvres
Bondissaient à l'envi comme de jeunes chèvres,
Dans nos sentiers joyeux et fous.

Mon présent est encore ivre de ta beauté,
De ta chaude tendresse et des pensers sublimes
Qui bercent au bord des abîmes
Nos deux cœurs palpitants sur les plus hautes cimes
De l'art et de la volupté.

MON FILS

A Robert Sand.

Par les lugubres nuits sans espoir, où j'écoute,
Dans mon lit solitaire, âpre, stérile et froid,
D'où le divin sommeil est banni par l'effroi,
Mon cœur, mon cœur blessé, qui saigne goutte à goutte;

Par les jours désolés de torture et d'amour,
Où le désir cruel, brisant ses vaines roses,
Enfonce dans les chairs des épines moroses
Dont le noir poison brûle et glace tour à tour;

Par les moments bénis, par les heures trop brèves
Où les chagrins, laissant leur fouet pendre au côté,
Accordent la furtive et chaste volupté
De cueillir quelques lys au doux jardin des rêves;

Quand les sens abreuvés d'un dégoût plus amer
Que l'absinthe et le fiel, maudissent la nature;
Quand portant sa pensée ainsi qu'une blessure
L'âme implore les cieux interdits à la chair;

Quand la terre apparaît comme un charnier immonde
Où la vertu pourrit à côté de la foi,
Je pense à toi, le cœur en feu, je pense à toi,
O mon fils idéal qui n'es point de ce monde!

Enfant trois fois heureux, qui ne vis qu'en mon cœur,
Enfant que nul péché ne forcera de naître,
Dans mon rêve ébloui, qui seul te donne l'être,
Tu rayonnes d'amour, de joie et de bonheur.

Je te vois tout mignon, mêlant tes boucles blondes
Aux rayons chaleureux et dorés du soleil,
Dansant parmi les fleurs comme un oiseau vermeil
Et ravissant les bois de chansons vagabondes.

Tu ris d'un rire clair, qui réjouit l'azur;
Tes baisers radieux s'en vont à tire d'ailes
Aux quatre coins des cieux comme un vol d'hirondelles;
Tes yeux d'ange sont bleus comme un ciel toujours pur.

Puis, je te vois plus beau que les beautés célèbres,
Éphèbe éblouissant de grâce et de fierté,
Joyeux dans la noblesse et la sérénité
Comme un jeune soleil qui se rit des ténèbres.

Beau jeune homme, mon fils, ô mon royal enfant,
Vigueur divine, corps de marbre, cœur de flamme,
En ton âme fleurit le plus pur de mon âme
Et tu fais rayonner mon rêve triomphant.

Tu sauras accomplir ce que je n'ai pu faire.
Tu ne seras qu'amour, clémence et charité.
Tu prêcheras sans peur l'ordre et la vérité,
N'exposant que toi-même aux coups de l'adversaire.

Ta bouche adoucira les maux les plus amers;
Ta bonté calmera le plus brûlant supplice;
Ton plaisir le plus cher sera le sacrifice;
Tu sauveras les cœurs! tu sauveras les chairs!

Ah! je te vois si beau, si sublime et si tendre
Que je pleure d'amour en t'appelant tout bas!
Il me semble parfois que tu me tends les bras
Et que du haut des cieux vers moi tu veux descendre.

Les lèvres des désirs m'environnent de feu!
Je sens frémir en moi l'avenir qui veut vivre!
Vivant, te voir vivant! Oui, la terre m'enivre!
Et je veux te faire homme, ô toi qui n'es qu'un dieu!

Mais quoi! pour quelques jours d'une égoïste ivresse
J'oserais t'arracher au bienheureux néant
Et te précipiter, sous l'azur effrayant,
Dans l'horreur de ce monde et sa noire détresse?

J'oserais engendrer avec ton corps chéri
Les germes d'où naîtront tes futures souffrances,
Tes larmes, tes sanglots et tes désespérances
Jetant aux cieux muets leur inutile cri?

Quoi! je te livrerais aux douleurs de la terre;
J'incarnerais en toi les maux de l'univers;
J'offrirai aux démons ton sang pur et tes chairs
Innocentes, ô ma victime involontaire,

Et je pourrais prévoir sans mourir de remord
Ton pauvre cœur brisé, brûlé de mille fièvres,
Tes pauvres yeux en pleurs, tes pauvres douces lèvres
Saignant sous les baisers féroces de la Mort?

Ah! reste en la lumière exquise de mon rêve,
Fils de mes rêves, pur enfant de l'Idéal!
Demeure inviolé dans ton beau ciel natal,
Où, pour te saluer, ma prière s'élève!

Reste dans les clartés! Reste dans les splendeurs!
Et qu'au plus haut des cieux un concert de louanges
Rassemble autour de toi les plus aimants des anges,
T'offrant leur cœur d'étoile et leurs fières candeurs!

Mon art miraculeux de poète et de mage
Saura créer pour toi des prodiges divers
Et t'offrir un féerique et sublime univers
Où seule régnera ta merveilleuse image.

Le désir ni l'ennui n'y pourront pénétrer.
Un sourire sans fin fleurira dans les roses.
L'éternelle beauté des essences des choses
Cherchera ta pensée et viendra s'y mirer.

Ainsi, fils de mon âme extatique et ravie,
A jamais à l'abri de la réalité,
Tu m'attendras au sein du rêve illimité,
O toi que j'aime trop pour te donner la vie!

BAISERS

O douce fleur d'amour, que nos baisers sont doux !
Ils me livrent ta lèvre et te livrent la mienne,
Ils te donnent mon âme et me donnent la tienne ;
Dis ! ne faudrait-il pas s'embrasser à genoux ?

Vie exquise et nouvelle ! Étions-nous déjà nous
Avant de nous aimer ? Si loin qu'il me souvienne,
Il n'est rien du passé qu'en mon cœur je retienne,
Et même ton passé, je n'en suis point jaloux.

Mes yeux cherchent sans fin tes prunelles sereines
Et les baisers captifs dont mes lèvres sont pleines
N'attendent que ta bouche, enfant, pour s'envoler.

Et quand sous le berceau fleuri de clématites,
Assis, l'un près de l'autre, il nous plaît de parler,
Nous effeuillons nos cœurs comme des marguerites.

L'AMOUR DANS LES LARMES

Éteins, ô cœur en feu, ta flamme et ton délire !
Tu rêvais le bonheur ? La souffrance est ton lot.
Le ciel ne t'a donné qu'un éternel sanglot :
Où brûle plus d'amour, saigne plus de martyre.

Ah ! qu'importe le mal aigu qui me déchire
Comme les fers glacés de mille javelots
Et qu'importent mes pleurs qui coulent à longs flots ?
Je veux aimer ! L'amour dans les larmes m'attire.

Toi, de qui les chers yeux font tant pleurer mes yeux,
Toi, qui très doucement m'as exilé des cieux
Où mon âme à ton âme était naguère unie,

Jusqu'au dernier soupir tu peux me torturer :
Mourant, je bénirais encor mon agonie,
Car je ne puis, hélas ! cesser de t'adorer.

L'ESCALIER DU CŒUR

A Maurice Cartuyvels.

C'est l'escalier du cœur, — un royal escalier
Étageant dans le ciel ses blancs degrés d'opale,
Où des dieux lumineux, de palier en palier,
Mêlent aux astres d'or leur tête triomphale.

Leur sourire embaumé des roses du matin
Allume dans l'azur une divine aurore
Et la nuit les revoit, qui dans l'éther lointain
Font naître des soleils et des soleils encore.

L'éternelle beauté rayonne dans leurs yeux
Et l'éternel amour fait leurs lèvres de flamme.
— Mais l'escalier descend loin du séjour des dieux,
Jusques aux souterrains tortueux de notre âme.

Sa spirale au milieu d'une morne épaisseur
Plonge et se tord, toujours plus étroite et plus sombre,
La torche tremble, siffle et halette de peur
Comme nous descendons au Royaume de l'Ombre.

Voici l'étage des caveaux, voici les morts,
Puis les spectres en pleurs étendant leurs mains vides ;
Voici les souvenirs poignants et les remords
Errant avec du sang sur leurs linceuls livides.

Plus bas encor, voici les hontes, les péchés,
Les criminelles et monstrueuses pensées !
Sur les degrés gluants, à demi détachés,
Bavent ignoblement des bêtes enlacées.

Voici le gouffre noir d'où monte un vent glacé,
Pestilence mortelle et murmures funèbres !
Voici le bord obscur que nul n'a dépassé,
Voici l'horreur sans nom, gardienne des Ténèbres !

Là-bas, c'est le secret des épouvantements,
Les végétations sourdes d'instincts énormes,
Les appétits visqueux, les cauchemars déments,
D'immenses lacs de pus et des tumeurs informes ;

Là, c'est la région glaireuse de Satan
Où tout n'est que suçoirs voraces et mâchoires,
Où, comme un poulpe flasque et hideux, il attend
L'heure de notre mort au fond des ondes noires.

LE DÉMON DU CALVAIRE

I

Dans l'oratoire obscur où brûle une veilleuse,
A genoux pour dompter ma révolte orgueilleuse,
Je fixe éperdument mon regard éperdu
Sur un tableau bizarre au vieux mur suspendu.

Là roulent à grands flots sur les choses chagrines,
Au fond d'un ciel verdâtre aux lueurs sous-marines,
Des nuages houleux où nagent des corbeaux.
Il y passe parfois des lueurs de flambeaux
Ou de lointains reflets de flammes infernales.
Et le vent et la pluie, et la grêle en rafales
Soudain font rage avec de rauques hurlements.
C'est la sinistre nuit des épouvantements.
Les démons ailés d'ombre errent dans la tempête
Et brûlent les rochers de leurs ongles. Au faîte
D'un roc lugubre et noir on aperçoit des croix.
Des brouillards ténébreux les baignent toutes trois,

Mais on les voit surgir au feu des éclairs blêmes.
Et des plaintes, des cris, des râles, des blasphèmes,
Dominant le chaos hideux des éléments,
Élèvent vers le ciel ces lourds gémissements :

« Là-bas, dans le cachot, les bourreaux sans entrailles
« Ont fait jaillir mon sang jusque sur les murailles.
« Les lâches m'ont fouetté d'âpres verges de fer
« Où pendaient des lambeaux pantelants de ma chair.
« Les crachats se mêlaient aux soufflets sur ma face.
« Puis, mourant, j'ai traîné ma croix sur cette place
« Et dans mes pauvres mains et dans mes pieds des trous
« Horribles ont subi la torture des clous.
« La croix, alors, ils l'ont dressée et dans la fosse
« Lourdement fait tomber avec un choc atroce
« Où chaque plaie encore plus large a dû s'ouvrir.
« Oh ! je souffre ! Je souffre ! Oh! comme on peut souffrir !
« Tout cela, Dieu puissant, mon Père, par ta faute !
« Voilà ton univers ; voilà l'homme, son hôte ;
« Voilà ton œuvre enfin, cet enfer monstrueux
« Plein de crimes, d'horreurs, de forfaits tortueux,
« De souffrances sans nom et de sanglants délires.
« D'affreux martyres, puis de plus affreux martyres,
« Du sang coulant à flots sur du sang mal séché,
« Le voilà, ton chef-d'œuvre, ô Père, — ou ton péché !
« Penses-tu l'expier, crois-tu sauver le monde
« En me crucifiant sur cette croix immonde?
« Tout ce que tu veux faire avorte et c'est en vain
« Que je laisse en ton nom couler mon sang divin.

« La douleur, je la bois jusqu'au fond du calice.
« Père, comment veux-tu que ton Fils te bénisse?
« Ah! je ne voudrais pas être le créateur :
« Les maux de l'univers me briseraient le cœur
« Et je mourrais d'horreur en voyant mon ouvrage.
« Mais tu vis sans remords et ton lâche courage
« Regarde sans rougir ceux qui meurent pour toi.
« Du fond des maux humains, j'entends monter vers moi
« Un horrible concert de sanglots et de râles.
« Ils t'accusent, ô Père, et tes anges, tout pâles,
« Sur l'escalier de feu des saintes visions
« T'apportent l'encens noir des malédictions.
« Étais-tu sage et tout-puissant lorsque ta force
« Créa ce triste monde et peupla son écorce,
« Ou la folie a-t-elle égaré tes esprits
« Et la faiblesse fait trembler tes doigts surpris?
« Moi qui souffre et qui meurs pour ta honte, ô mon Père,
« Je t'accuse! Car c'est par toi qu'on désespère;
« C'est toi qui mets la haine au fond des cœurs malsains;
« Tu formes les bourreaux après les assassins;
« Dans tous les paradis tu glisses la couleuvre;
« Le Démon n'a rien fait de pire que ton œuvre
« Et lui-même est ton fils, et le plus malheureux! »

II

— Qui frissonne? A genoux sur les carreaux poudreux
Prie un bel ange noir aux grands yeux d'émeraude.
— Et j'ai baisé ses pleurs sur sa chair tendre et chaude.

III

Toutes les visions ont disparu, mais mon
Triste cœur arrosé par les pleurs du Démon
Et tout brûlant encore des flammes de ses lèvres
Roulait mille pensers où bouillonnaient les fièvres.
— « Quel monstre fais-tu donc, disais-je, ô Dieu puissant!
« Quel noir Baal gorgé de larmes et de sang!
« Les fétiches honteux, les idoles terribles,
« Les dieux mangeurs d'enfants moins que toi sont hor-
« Ta sagesse destine aux souillures les fleurs; [ribles.
« Tu créas par plaisir le monde et les douleurs
« Et les milliers et les milliers de maux infâmes
« Qui gangrènent les chairs et torturent les âmes.
« C'est à toi que l'on doit et les os cariés,
« Et le sang noir dans les muscles putréfiés,
« Et la lèpre et la peste et les hideux ulcères,
« Et tous les maux secrets qui rongent nos viscères,
« Et l'abrutissement des cerveaux ramollis.
« Nous te devons aussi les jeunes cœurs salis
« Et la honte, et l'envie, et le meurtre, et la guerre!
« Que tes bienfaits sont grands, ô Seigneur, notre Père,
« Toi qui fis les péchés et la mort et l'enfer,
« Le crime et le bourreau, la victime et le fer!
« Triple lâche, abusant de ta force infinie
« Pour jouir de nos maux et de notre agonie,
« Sache que nous valons mille fois mieux qu'un Dieu!
« Notre mépris te frappe au fond de ton ciel bleu,

« Mais nous brûlons d'amour et de miséricorde :
« Dieu, pour te rendre bon, que le Destin t'accorde
« De n'être, un jour, qu'un homme, et de pouvoir souffrir
« Et de pouvoir aimer enfin jusqu'à mourir !... »

Or, un homme eut pitié de ce Dieu misérable.
Il assuma le poids de son œuvre exécrable
Et tenta d'expier les crimes du Seigneur.
O Christ ! Le créateur put trouver un Sauveur !...

. . . .

Il était doux et pur comme un lys de lumière ;
La bonté parfumait sa bouche printanière ;
Ses doux propos chantaient comme de gais oiseaux.
Au bord d'un lac tranquille, assis dans les roseaux,
Il contait doucement de fraîches paraboles ;
Les ailes de l'amour battaient dans ses paroles
Et ceux qui l'écoutaient sentaient fondre leur cœur.
Il chassait les démons, la haine et la rancœur
D'un geste harmonieux et d'un calme sourire.
Sur la nature entière exerçant son empire
Il n'avait qu'à parler, l'eau se changeait en vin
Et pour nourrir un peuple il suffisait d'un pain.
Il guérissait d'un mot, sous les obscurs portiques,
Les aveugles, les sourds et les paralytiques.
Et quand il se penchait sur l'humaine douleur
Ses lèvres tendrement enfantaient le bonheur.
Dans la joie et l'amour il fondait son royaume.
Sur tous les cœurs blessés versant l'huile et le beaume,

Il faisait de la terre un jardin de douceur
Et réparait le mal fait par le créateur.

Quand il se proclama Fils de l'Être suprême
Quel était son dessein? Se disant Dieu lui-même
Afin de laver Dieu de tous les maux humains,
Voulait-il, sur la croix où le clouaient nos mains,
Montrer que le bourreau, pour expier ses crimes,
Devenait la victime enfin de ses victimes?...
Que ta cendre tressaille, ô Christ, dans le tombeau!
L'univers n'est, hélas! ni meilleur ni plus beau.

Dieu, tu l'es devenu, comme le Bouddha, comme
François d'Assise, mais comme eux tu n'es qu'un homme,
Le plus grand, le plus saint, le plus pur, le plus doux
Des hommes, et l'on doit t'adorer à genoux.
O Christ, on t'a fait Dieu pour mieux t'être infidèle.
Homme, tout homme eût dû te prendre pour modèle,
Mais hypocritement ils ont dit : « Il est Dieu!
« Et qui de nous pourrait être semblable à Dieu? »
— Dieu, tu l'es devenu dans l'idéal du monde,
Par ta pitié sans borne et par ta mort féconde
Qui nous donna l'amour, l'espérance et la foi,
Et seuls ceux-là sont Dieux qui sont pareils à toi.
O Fils de l'Homme, ô Christ, je t'aime et je t'adore
De tous les feux du vaste amour qui me dévore,
De toute la pitié qui déchire mon cœur,
Dès que j'entends gémir l'éternelle douleur,

Et de l'ardent espoir où mon âme s'embrase :
Car ta voix nous convie à la suprême extase,
Tu nous a délivrés du joug de tous les dieux
Et tu fais rayonner l'Homme au plus haut de cieux !

IV

Un long rugissement ébranla l'oratoire.
L'ange noir devant moi dressa sa tête noire
Et son torse d'ébène et ses sinistres bras.
Il leva sa tunique en riant aux éclats,
Du rire qui jadis incendia Sodome :
« Baise humblement cela, cria-t-il : Voilà l'Homme ! »

LE MARTYR

A Francis de Croisset.

Lié brutalement au tronc noir d'un vieil arbre
Et laissant le sang frais rougir ses membres blancs,
Le fier jeune homme, nu, beau comme un dieu de marbre,
Aux flèches des bourreaux offre ses jeunes flancs.

Mais leurs regards troublés craignent son regard tendre
Et le rayonnement de sa chaste beauté.
Et, tremblants, ils voudraient fuir plutôt que d'entendre
Sa caressante voix braver leur cruauté :

« Pourquoi me frappez-vous? Ma vie est innocente,
« Mon cœur adolescent n'est gonflé que d'amour ;
« Mon esprit pur et doux et ma chair frémissante
« Ne cherchaient qu'à fleurir à la grâce du jour.

« Ne baissez point les yeux ! Vous m'aimez ; je vous aime.
« Mon sang coule et pourtant j'ai cessé de souffrir :
« Il inonde ma chair d'un bien-être suprême
« Et je sens tout mon cœur se fondre et défaillir.

« Que le ciel est brillant ! Que la terre est splendide !
« Quels parfums caressants voltigent dans les airs !
« La brise fait vibrer une clarté candide ;
« La lumière ruisselle et dissout l'univers.

« Le monde entier n'est plus qu'une aveuglante flamme,
« Elle brûle mes yeux, ivres de volupté,
« Elle coule en mon corps... elle envahit mon âme...
« O Mort !... suprême extase !... éternelle clarté ! »

— Mais les jeunes bourreaux, que ce spectacle étonne,
Sentent sourdre en leur trouble un plaisir douloureux,
Car la beauté du sang qui jaillit et bouillonne
Suscite étrangement des frissons amoureux.

ORDO

Pendant qu'en l'ouragan des lanières d'éclairs
Fouettaient les chênes noirs au bord des flots amers,
Le pontife mourant cria dans la nuit sombre :

Ainsi le monstrueux chaos hurlait dans l'ombre
Et l'aveugle nature enfantait pour la mort,
Hommes, lorsque je pris pitié de votre sort.
Le hasard dévorait vos forces éphémères ;
Autant de volontés, autant d'efforts contraires ;
Rien n'arrivait à rien et des flots de sang noir
Noyaient hideusement tout rêve et tout espoir.
Car vos informes cœurs, mous et pourris de haine,
N'engendraient que le meurtre et votre âme était pleine
De reptiles gluants se dévorant entre eux.
L'homme haïssait l'homme et la terre et les cieux.

Tout tournait au hasard dans un gouffre de boue
Où le destin broyait sous son horrible roue
Tous les millions d'yeux que l'aurore eût aimés.

O divins avenirs que mes mains ont formés !
J'ai dit, pour rassembler ce que la nuit sépare :
« Que la lumière soit ! » et j'allumai le phare
Attirant tous les yeux, rayonnant en tout lieu :
J'ai fixé l'idéal et je l'ai nommé Dieu !

Deux forces désormais se partagent la terre.
Tout ce qui hait la nuit marche vers ma lumière
Et grâce aux cœurs unis dans une même foi
L'ordre sort du chaos et c'est mon œuvre, à moi !

Le vieux mage se tut pour écouter son rêve.
Et quand le jour naissant illumina la grève,
Le vieillard étendu sur les goémons verts
Disparut lentement sous l'écume des mers.

LE TEMPLE

C'est un temple d'onyx, funèbre et colossal,
Cachant dans les forêts ses masses chaotiques;
Des dragons de fer rouge en gardent les portiques,
Qu'ils voilent de vapeurs d'encens et de santal.

Nul profane n'en peut franchir le seuil fatal.
La mort veille sur les grands secrets dogmatiques
Ensevelis au fond des caveaux despotiques
Où l'éternel Savoir fond le Bien et le Mal.

Mais dans le plus obscur réduit du sanctuaire
Une rose fleurit, qui jaillit de la pierre,
Si belle, ô fleur d'Hermès, que l'on meurt en l'aimant.

Et dans l'épaisse nuit de la crypte profonde
Les prêtres et les rois méditent savamment
Les calembours sacrés qui font aller le monde.

L'INQUISITEUR

A Robert Sand.

O rêves monstrueux, êtes-vous accomplis?
Tête rase, pieds nus, je descends, sous les plis
De mon froc monacal, l'escalier solitaire
Qui, sombre et glacial, m'engouffre sous la terre.
L'effrayante lueur de ma lampe, en passant,
Réveille sur les murs mainte trace de sang,
Et, sur l'obscur granit d'une marche qui bouge,
Mon pied glisse parfois dans une flaque rouge.
Au bas de l'escalier, une porte de fer
S'ouvre et me laisse entrer dans un horrible enfer.
C'est une salle immense, aux arches ténébreuses,
Où roulent lourdement les vapeurs résineuses
Des torches rougeoyant çà et là dans la nuit.
Au loin, parfois, résonne un pas, qu'un écho suit;
Puis, dans l'ombre et l'effroi, bat le cœur du silence.
Mais, du fond des prisons, une troupe s'avance.

Et, comme je m'assieds sur mon trône de fer,
A mes yeux se déploie une fête de chair,
Car, sous mille flambeaux ruisselant de lumières,
D'amples processions, blanches et printanières,
De vierges sans nul voile et d'adolescents nus,
L'œil baissé, le cœur gros de sanglots retenus,
Approchent lentement, en traînant sur les dalles
La douceur de leurs pieds, dans les clameurs brutales
Que poussent autour d'eux de tragiques soldats.
La lumière, avec eux, avance pas à pas
Et fait surgir, le long de la muraille obscure,
Un lugubre arsenal d'instruments de torture.
Les voici devant moi. Dans l'ardente clarté
Je m'enivre longtemps les yeux de leur beauté.
Sur mon ordre soudain les bourreaux les entraînent
Et sur les chevalets et les croix les enchaînent;
Et c'est comme un bouquet de jeunes fleurs de chair
Dans des buissons de bronze et des ronces de fer.
Ah! l'heure du supplice est venue! Et la roue
Brise les os, la pince arrache, le clou troue,
Le croc déchire, la poix brûle et les ciseaux
Coupent la chair splendide en horribles lambeaux.
Le sang coule, le sang fume; sur les poitrines
Lumineuses et sur les cuisses ivoirines
Le sang fait bouillonner des fleuves de rubis.
Et quels gémissements! quels sanglots! et quels cris
Montent sinistrement aux voûtes sépulcrales!
Et moi, glacé d'horreur, le sein plein de ces râles,
Les yeux pleins de ce sang, je m'élance, éperdu,
Vers mes victimes et tout mon cœur est fendu.

Ah ! je sens dans ma chair s'élargir leurs blessures !
Je souffre leurs tourments ! Je subis leurs tortures !
Je baise en sanglotant leurs membres délicats.
J'arrose de mes pleurs leur visage et leurs bras
Et, me frappant le front sur les dalles sanglantes,
J'implore mon pardon de leurs lèvres tremblantes ;
Et brûlé de pitié, pâmé de cruauté,
J'agonise dans un excès de volupté,
Je tombe, je défaille et lentement j'expire
Sur les flancs déchirés d'une jeune martyre.

LE PRENEUR DE RATS

Allons que chacun me regarde!
Ne me reconnaissez-vous pas?
Bourgeois et marchands, prenez garde!
Je suis le vieux preneur de rats.

Avez-vous perdu la mémoire
Des sorciers et des nécromants?
Deux flûtes, la blanche et la noire,
Servent à mes enchantements.

Voyez! tous les rats de la ville
Trottent sur le sol effondré;
Ils viennent par mille et cent mille :
Ils me suivront où je voudrai.

Par mes contes pleins de merveilles
Je sais prendre aussi les enfants :
Bambins et fillettes vermeilles,
Tous suivent mes pas triomphants.

Je prends aussi les belles femmes :
Mes chansons font frémir leur chair ;
Elles me suivraient dans les flammes
Les plus brûlantes de l'enfer.

O ville entre toutes les villes,
Salut ! Tes longs et noirs hangars
Où peinent des foules serviles,
S'allument de fanaux hagards.

Dans les usines, les machines
Aux flammes rouges des fourneaux
Tordent leurs bras et leurs échines
Comme des monstres infernaux.

Un énorme bruit d'eau murmure.
Au pied des docks les flots boueux
Balancent, dans la nuit obscure,
Mille vaisseaux mystérieux.

Serpents de feu par les ténèbres,
Des trains, broyant les ponts de fer,
Vers d'énormes tunnels funèbres
Roulent, tonnant, crachant l'éclair.

Sur les pavés, sur les bitumes,
Où vont-ils, les lourds camions
Qui cahotent au fond des brumes
Les richesses des nations ?

Les ballots encombrent les rues,
Engloutis par maint soupirail
Ou levés par le bras des grues
Glissant et grinçant sur le rail.

Voici les cafés, les vanilles,
Voici le cuir roux des bisons,
Les bois parfumés des Antilles
Et les barils de salaisons ;

Voici les cotons et les laines,
Voici les huiles par tonneaux,
Les sacs rugueux gonflés de graines,
Et les wagons de minéraux.

L'odeur des peaux et des épices
Grise de rêves rudoyés
Au fond des sombres édifices
Un pâle peuple d'employés.

O jeunes hommes chlorotiques
Qui languissez dans l'air fumeux
Des noirs bureaux et des boutiques,
Écoutez! mes chants sont fameux.

Écoutez la flûte d'ivoire!
C'est un murmure, c'est la voix
De la source où l'oiseau vient boire
Parmi les fleurs, au fond des bois.

Ce sont les brises amoureuses
Dans la beauté des clairs jardins,
Caressant les roses heureuses
D'un souffle de baisers lointains.

Dans l'air bleu des colombes blanches,
Sur les lys des papillons d'or!
Dans l'herbe et sur les hautes branches
Des fleurs, des fleurs, des fleurs encor!

C'est la chanson de la jeunesse
Et de son beau rire vermeil
Et de son éternelle ivresse
D'amour, de joie et de soleil.

Aux sons divins, les jeunes hommes
Redeviennent pareils aux dieux ;
Leur joue a la fraîcheur des pommes,
Leurs yeux, la lumière des cieux.

Leur front rayonne de génie,
Leur cœur se gonfle de bonté.
Et dans une mâle harmonie
Croissent leur force et leur beauté.

Et les vierges au clair sourire
Tendent vers eux leurs bras charmants,
Quand leur gorge où l'amour respire
Frémit sous leurs longs vêtements.

Ainsi, la puissante musique
Dans la chair coule avec le sang
Et telle qu'un vin héroïque
Exalte un peuple renaissant.

Cité, qui me devras ta gloire,
Honore-moi ! Couronne-moi !
Tu seras reine dans l'Histoire
Si tu prends mon verbe pour roi !

Mais quoi ! le mépris populaire ?
Mais quoi ! l'outrage et les crachats ?
Infâmes ! craignez la colère
De l'Apollon tueur de rats !

Dans les ténèbres, dans la haine,
Vous pullulez, vous dévorez ;
Écoutez la flûte d'ébène
Et la chanson dont vous mourrez !

Écoutez ! sanglots, soupirs, plaintes,
C'est le désespoir dans l'effort,
C'est l'angoisse dans les étreintes,
C'est la volupté dans la mort.

La vénéneuse mélodie
Dissout lentement la raison ;
Avec elle la maladie,
Entre de maison en maison.

De mystérieuses pensées
Cernant les yeux violacés,
Font pâlir les têtes lassées
Et frémir les bras enlacés ;

Sur les roses sombres des lèvres,
Brûlants, palpitants, éperdus,
Au milieu des flammes des fièvres
Tremblent les baisers défendus ;

Et les perversités subtiles
De l'intelligence et du cœur
Se glissent comme des reptiles
Dans le plaisir et la douleur.

Quel haschisch, quelle jusquiame,
Quel opium et quel éther
Pourraient ainsi corrompre l'âme
Pour mieux empoisonner la chair ?

Hallucinations morbides !
Voici d'étranges visions
Qui mêlent des candeurs hybrides
Au feu des noires passions.

Par d'inquiétants paysages,
Sous les grands arbres ténébreux,
De tendres et pensifs visages
Éveillent l'amour dangereux ;

Mais du fond des fourrés sauvages
S'échappe un chaud halètement
Et le bruit des lointains orages
Roule parfois sinistrement.

Ah! sur la molle adolescence,
Sa luxure, sa cruauté,
Et sur la dégénérescence
Des enfants qui m'ont écouté,

Flûte noire, voix des ténèbres,
Répands la vengeance des cieux,
Célèbre par ces soirs funèbres
La mort des insulteurs de dieux,

Et dans l'ignoble et lâche ville
Où règnent la haine et l'affront,
Suscite par mille et cent mille
Les rats qui la dévoreront !

RUINE

A quoi bon ces regards, ces baisers, ces caresses?
Je t'aime par douleur, tu m'aimes par ennui.
Nous ne fûmes jamais plus tristes qu'aujourd'hui
Et nous pleurons tous deux nos menteuses ivresses.

N'espère plus trouver, ô reine des maîtresses,
Les beaux jours qui pour nous jamais, hélas! n'ont lui.
Le désir, l'espérance et la foi, tout a fui,
Et rien ne répond plus au cri de nos détresses.

Mes yeux désespérés rencontrent dans tes yeux
Le même désespoir et ton cœur anxieux
Trouve une angoisse égale au fond de ma poitrine.

Qu'avons-nous à nous dire? Et comment transformer
En un palais nouveau notre amour en ruine?
Nous nous connaissons trop pour pouvoir nous aimer.

HERMAPHRODITE

Il dort, nu, rose et pur comme une fleur divine,
L'être mystérieux des rêves d'autrefois ;
Couché dans l'herbe comme un rameau d'églantine,
Il dort dans la clairière en fleurs au fond des bois.

Son bras est replié sous sa tête charmante ;
Sur son corps délicat les regards du soleil
Attardent longuement leur caresse dormante
Et glissent en tremblant de la nuque à l'orteil.

Près du jeune dormeur, avec de doux murmures,
Un ruisseau transparent court dans les gazons frais
A l'ombre des figuiers chargés de figues mûres
Et fuit dans les iris vers les sombres forêts.

Des lis roses, des lis faits de chairs amoureuses,
Tels qu'une joue en feu sous le feu des baisers,
Ouvrent pudiquement leurs corolles heureuses
A l'insecte qui boit leurs parfums framboisés.

Mais ni le clair babil de l'onde ni l'abeille
Bourdonnant dans l'air tiède où la brise a frémi,
Ni les parfums ni la lumière, rien n'éveille
Le bel Hermaphrodite en son rêve endormi.

Doux être, éveille-toi! Soulève tes paupières!
Tourne-toi vers l'amour qui s'approche de toi!
Pour tes charmes l'amour enflammerait les pierres,
Pour ton amour l'amour oubliera toute loi.

L'amour? Ah! deux amours luttent dans ta poitrine
Chaque fois que ton souffle en gonfle la beauté;
Mais, tout en combattant, dans leur ardeur divine
Ils s'embrassent l'un l'autre, ivres de volupté.

Quel prodige a fondu dans ta double nature
La force féminine et la mâle douceur?
Lorsque le blond soleil baise ta chevelure,
Apollon te prend-il pour son frère ou sa sœur?

Les dieux ont marié dans ta chair sans pareille
La colombe au ramier, la rose avec le lis,
La candeur de la vierge et la grâce vermeille
Des fiers adolescents par l'amour embellis.

Ta main cherche à brandir le mâle acier d'un glaive,
Mais tes doigts allongés réclament des anneaux.
Quand ta gorge d'éphèbe en riant se soulève,
Elle fait palpiter deux globes virginaux.

Sous ton ventre viril, ta cuisse ferme et blanche
Vers ton genou poli s'arrondit mollement.
Vénus même apparaît dans ta croupe et ta hanche,
Mais tes reins plus nerveux lui donnent un amant.

Si la fleur du désir s'entr'ouvre sur ta bouche,
Vers quel sexe s'en vont tes rêves inconnus?
Tes bras étreindront-ils sur les fleurs de ta couche
Une femme pâmée ou des jeunes gens nus?

Quels baisers leur faut-il à ces humides lèvres?
Des baisers longs et mous qui fondent en suçon?
Des baisers à manger dans la fureur des fièvres?
Des baisers de fillette ou de jeune garçon?

Douce énigme de chair! Ensorcelant problème
Qu'aux sens inquiets pose un sphynx voluptueux!
De honte et de frayeur tremble quiconque t'aime
Et quiconque t'a vu brûle de mille feux.

Femmes et jeunes gens en frémissant t'admirent,
Enviant les beautés de ton corps surhumain;
Pâles, les yeux baissés, ils pleurent, ils soupirent,
Sur leur cœur affolé pressant parfois la main.

Quelles sont, disent-ils, les belles immortelles
Dont la grâce parfaite égale ces splendeurs?
Quel jeune dieu, lumière et printemps, disent-elles,
Mêle à tant de fraîcheur d'aussi tendres ardeurs?

Ah! boire éperdument sur une même bouche
Les baisers d'Aphrodite avec ceux d'Adonis,
Et dans un même corps à nul amour farouche
Trouver en frissonnant tous les péchés unis!

Pour toi le Docteur Faust eût quitté Marguerite;
Aux jardins de Téos le vieil Anacréon
Eût délaissé Bathylle; et Sapho dans leur fuite
N'eût plus voulu poursuivre Erinna ni Phaon.

La terre sous tes pieds léchés de pâles flammes
Tremble et toutes les fleurs se meurent sous tes pas ;
Et l'homme n'étreint plus les femmes, et les femmes
Sur leurs jeunes amants ne ferment plus leurs bras.

O dernier idéal des races vieillissantes,
Mortel révélateur des suprêmes beautés,
Dans les poisons versés par tes mains caressantes
Tes yeux ont vu mourir les antiques cités.

Et voici que tu viens à nous et que tu poses
Sur nos autels tes pieds qui font pâlir le jour ;
Et nos poètes dans l'encens et dans les roses
T'offrent leurs chants de gloire et leurs hymnes d'amour.

Doux Être, accorde-nous tes plus douces caresses !
Vois-tu ? Nous nous traînons à tes genoux vainqueurs,
Tandis que tes baisers dans leurs molles ivresses
Recueillent les derniers battements de nos cœurs.

DELICTA MAJORUM

Tandis que le printemps comme un baiser voltige
Sur les lèvres en fleurs et les lèvres des fleurs,
Que la brise de mai souffle un nouveau vertige
Dans les jardins parés de nouvelles couleurs,

Tandis que palpitant d'audace et de tendresse
L'ardent jeune homme étreint la vierge aux seins naissants,
Et qu'à l'aimé rendant caresse pour caresse
Elle ouvre à ses désirs ses bras éblouissants,

Sous la peau souple et fraîche et sa blancheur nacrée,
Sous les duvets d'or pâle et les bouches de feu,
Sous les fronts qu'illumine une beauté sacrée,
Sous les yeux où les dieux mirent leur doux ciel bleu,

Dans ses fleuves cachés, sans répit, le sang roule
Comme un venin fatal les forfaits des aïeux
Et l'invisible flot circule dans la foule
Portant avec le mal la vengeance des dieux.

Voici le tétanos, la lèpre, l'hystérie,
Voici l'épilepsie et les hideux cancers,
Et le meurtre et le vol et le viol, que charrie
Ensemble un sang funeste au fond des jeunes chairs.

Vous, en qui coulera le flux de nos artères,
Vous qui naîtrez, un jour, de nos reins gangrenés,
Innocents, vous paierez les crimes de vos pères
Et c'est dans vos douleurs que nos bourreaux sont nés.

Hélas! avec vos corps nous façonnons vos âmes;
Nous vous donnons la vie en fixant votre sort;
Enfants, avec nos maux et nos vices infâmes
Nous vous léguons l'exil, la prison et la mort.

Ah! qui voudrait encore engendrer? Aux abîmes
Tonne éternellement ta malédiction,
Dieu farouche et cruel, qui frappes tes victimes
De génération en génération!

Ne perpétuons plus les martyrs que nous sommes!
Opposons à la vie un cœur stérile et fort!
Mort! puisses-tu détruire en nous les derniers hommes
Et mourir à ton tour avec le dernier mort!

SATAN

Dans le caveau d'or sombre étoilé d'émeraude
L'idole sur l'autel dresse sa nudité.
D'énormes fleurs de feu, rouges de volupté,
Lèchent ses pieds lascifs de leur corolle chaude.

Sous la voûte, où l'encens comme un nuage rôde,
Luit l'œil fauve et mugit le mufle ensanglanté
De celui qu'en pleurant le monde épouvanté
Appelle Dieu du Meurtre et Seigneur de la Fraude.

Mais vainqueur des vertus, des dégoûts et des peurs,
Pour réduire à merci les cerveaux et les cœurs
Que l'éternel secret dès luxures fascine,

L'archange noir, bandant tous ses muscles velus,
Cambre ses reins honteux, son ventre et sa poitrine
Hérissés d'un fouillis monstrueux de phallus.

HYMNE A SATAN

Dieu du temps, de l'espace et du nombre, enfanté
Dans le mystère par l'éternelle unité,
Pour vivre et pour souffrir contre elle révolté;

Toi, la double énergie en sa lutte profonde,
Flamme exterminatrice et Lumière féconde,
Ame de l'Univers, sperme brûlant du monde;

Père du mouvement, maître du devenir,
Sombre Seigneur de la douleur et du plaisir,
Mourant pour engendrer, engendrant pour mourir;

Toi, l'antique ennemi, toi, l'éclair centrifuge,
Multiforme apparence, ubiquité transfuge,
Toi, le feu du soleil et le flot du déluge,

Contempteur, Destructeur, Novateur, triple Roi,
Toi, notre unique loi, toi, notre unique foi,
Satan, nous élevons nos cœurs brûlants vers toi !

Ton esprit inventif ne se peut satisfaire
De la banalité des cieux et de la terre
Et ton ricanement accuse Dieu le Père.

Mais tu sais allumer comme un divin flambeau
Dans les cerveaux humains le désir du nouveau,
Le mépris du réel et le culte du beau.

Sous ton aile de feu, qui frissonne sans trêve,
Le saint temple de l'art vers l'idéal s'élève ;
Et tu refais le monde et Dieu selon ton rêve.

Tu nous apprends les sons, les formes, les couleurs,
Le charme languissant des parfums séducteurs
Et le goût dépravant des perverses saveurs.

Le cri de ton orgueil fut la première rime
Et ton souffle a mêlé, pour embaumer l'abîme,
Les extases de l'art aux voluptés du crime.

Tu jettes des héros à la face des cieux
En faisant miroiter aux feux noirs de tes yeux
L'éloquence, l'histoire et les mythes des dieux.

Pour transplanter l'amour, piteux frisson physique,
Aux jardins merveilleux de la Rose mystique,
Aux filles de Caïn tu donnas la musique.

Dieu, père du bourgeois et du pharisien,
Regarde son ouvrage et dit que tout est bien;
Ton cœur d'artiste n'est jamais heureux de rien.

Mais rongé de pitié pour la maigre Nature,
Tu créas les beaux-arts, le luxe, la parure
Et les rites savants de la grande luxure.

Tu sais, pour pimenter nos ébats sensuels,
Y mêler des plaisirs ténébreux et cruels
Et la perversité des feux spirituels.

Infâmes baisers bus dans des coupes infâmes,
Guirlandes de Lesbos, lèvres jointes des femmes,
Doux lys de la mer Morte, ô chairs aux fraîcheurs d'âmes,

Incestes parfumés dans les palais royaux,
Dans les champs endormis sombres viols d'animaux,
Funèbres passions au fond des hôpitaux,

Et sur tous ces péchés, l'affreuse conscience
Qui hurle sans repos : « Pécheur, fais pénitence! »
Voilà qui donne un peu de vie à l'existence!

Non moins que des plaisirs, tu nous fais des devoirs.
Pour soûler les soldats de généreux espoirs,
Tu leur verses, ô Dieu du sang, tes poisons noirs.

Ton aile rouge passe à travers les tueries
Et sur les fronts martyrs flotte en palmes fleuries
Dans les temples de Dieu changés en boucheries.

Pour stimuler l'ardeur des esprits curieux,
Ta main de flamme écrit des mots mystérieux
Qu'épèle en bégayant le savant anxieux.

Tu caches si bien Dieu sous les décors du culte,
Qu'échangeant à l'envi la torture ou l'insulte,
Les clergés ennemis te servent en tumulte.

De toi, dieu de l'argent, vient la prospérité;
Tu fais puissant l'État et riche la Cité;
Tu dispenses la gloire et l'immortalité.

O civilisateur, ta suprême malice
Inventa la morale et l'humaine justice
Qui vers le ciel sanglant font fumer le supplice.

Tu rives tour à tour et tu brises nos fers,
Martelant sans relâche aux forges des enfers
La contradiction, pivot de l'univers.

Sans ta rébellion Dieu n'aurait pu rien faire.
Tous les êtres sont nés du feu de ta colère.
Nous te glorifions, Satan, notre vrai père !

Ne te devons-nous pas notre rédemption,
Toi, qui crucifias l'homme-dieu de Sion
Grâce à Judas, ton fils de prédilection ?

Satan ! Satan ! Satan ! Toi seul es charitable !
Toi seul es généreux ! Toi seul es redoutable !
Il faut connaître Dieu pour adorer le diable !

Satan, écoute-nous ! Satan, exauce-nous !
Satan, étends ton bras sur ton peuple à genoux !
Et donne-nous la paix des sages et des fous !

LUCIFER

Il cria d'une voix qui brisa mes vertèbres :

— En ton sommeil, dans la vaste paix des ténèbres
Où ton repos attend les fleurs du lendemain,
Me voici, le bras haut, une flamme à la main :
Je viens toucher ton cœur de ma main lucifère ;
Regarde maintenant, comprends et désespère !
Ah ! ton futile esprit se plaisant à l'erreur,
Tu t'osais supporter toi-même sans horreur !
Tu ne voyais ni tes lâches supercheries,
Ni tes vils appétits de voluptés flétries,
Ni tes dols, ni tes vols, ni tes faux dévoûments
Singeant le sacrifice et la soif des tourments,
Ni les paons vaniteux et fous faisant la roue
Dans la nuit noire de ton âme et dans sa boue,
Ni tes songes cruels, sensuels et jaloux,
Traîtreusement couverts d'un sourire si doux

Qu'il a fait longtemps croire à ta bonté mauvaise.
Ignorant de ton cœur, tu laissais croître à l'aise
Ta force et tes instincts de naïf animal.
Mais je suis l'Éclaireur formidable du Mal :
Je t'apporte le don fatal de la Science ;
Tâche de supporter désormais l'existence,
Misérable ! Le vieux dogme n'avait pas tort :
« *Le crime de savoir sera puni de mort !* »
Ah ! quand je songe à la grimace si cocasse
Que va faire, en crevant, ta sordide carcasse,
Mes dents bavent de joie et je danse et je ris
Et mes ailes aux doigts mous de chauve-souris
Allongent les rubis de leurs ongles phalliques,
Et j'exulte et m'exalte en hymnes catholiques :
« *Te Deum ! Te Deum !* Le ciel a fait la Loi ;
Mais l'Œuvre et son angoisse et sa chute, c'est moi ! »

— Seigneur, que répondrai-je au démon de phosphore ?
J'ai soufflé sur sa flamme et vous attends encore.

GLAS

O cloches lourdes, cloches lentes,
Dolentes,
Râlantes,

Cloches des sinistres journées,
Damnées,
Damnées,

Cloches de deuil, cloches d'alarmes,
En armes,
En larmes,

O cloches de sang, cloches d'âcres
Massacres,
Massacres,

O cloches, cloches, cloches, cloches,
Plus proches,
Plus proches,

Sonnez, cloches, cloches funèbres,
Ténèbres !
Ténèbres !

Voici que dans l'air qui s'étonne,
Il tonne,
Il tonne !

Sous les neiges de flamme comme
Sodome,
Sodome,

Périssent les cités infâmes
En flammes,
En flammes !

Cloches sur les maisons où monte
La honte,
La honte,

Cloches sur l'église où les râbles
Des diables,
Des diables,

Remplacent pour l'Eucharistie
L'hostie,
L'hostie,

Sonnez sur le meurtre et l'inceste
La peste,
La peste,

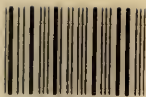
Et sur la Foi qui s'effémine
Famine,
Famine,

Et sur l'envie et la colère
La guerre,
La guerre!

Mais nul n'écoute vos reproches,
O cloches,
O cloches,

En c'est en vain que pour personne,
Je sonne,
Je sonne!

TABLE


a 39003

002646031b